VV-FENEC

MAGAZINE

AQME

PUTS MARIE - VESPERINE - RAMMSTEIN

NI - ALESKA - LA JUNGLE

0719

EDITO

La canicule affole les médias qui s'excite sur les écrans à diffuser des images de femmes en bikini, de fontaines et de petits vieux à l'ombre. Mieux vaut ça que de vieilles femmes fontaines mais là n'est pas le propos, le propos c'est que la canicule nous est tombée dessus comme si on ne s'y attendait pas, comme si c'était un événement, un truc exceptionnel. Hey, c'est une période de fortes chaleurs, va falloir s'y habituer et faut arrêter de penser qu'on n'était pas prévenu. Le réchauffement climatique, la nécessité d'un développement durable, d'une réflexion à court, moyen et long terme pour notre vie ou notre survie sur Terre est dans les programmes scolaires depuis plus de 15 ans et tout le monde le sait. Mais personne ne fait rien... C'est forcément la faute des autres.

Les sujets du bac affolent les lycéens qui s'excitent sur Twitter à monter des pétitions et des gifs de dépit. Certains hurlent au scandale, comment pouvaient-ils imaginer que Andrée était une gonzesse ? Comment anticiper que ce serait le fameux chapitre du début de l'année qui ne tombe jamais qui apparaîtrait sur sujet ? Comment croire qu'on pouvait demander à des futurs bacheliers de devoir réfléchir ? Ou comment, comme chaque année, comprendre que même si «on» le donne à tout le monde, le bac reste une «épreuve» et qu'elle peut te servir de leçon. Tout est là encore dans les programmes, mais pas grand monde ne bosse sérieusement... La remise en cause de son investissement personnel ? Non, c'est forcément la faute des autres.

Plus personne ne parle des Gilets Jaunes qui s'excitent sur les ronds-points à crier leurs revendications. Supprimer les vaccins obligatoires, voter oui ou non tous les dimanches, faire baisser le prix du pétrole, interdire les délocalisations d'industries, supprimer les aides de l'état aux industries, revenir au septennat, la liste des «mesures» impossibles est longue mais là n'est pas le propos, quand les médias en parlent, ce sont des «merdias», quand ils n'en parlent pas, c'est une honte de les «censurer» et c'est certainement le gouvernement qui l'a décidé. De toute façon, il n'y en a que pour les riches dans ce pays. Les situations personnelles sont difficiles mais c'est forcément la faute des autres.

La programmation de certains festivals nous attriste et on s'excite sur nos claviers à descendre les Eurocks, le Main Square, Dour et autre Rock en Seine (les Vieilles Charrues ne sont même plus raillées tant elles ont disparu de nos radars) mais là encore, qu'est-ce qu'on fait vraiment à part se plaindre ? Nous rien. Alors que d'autres vont peut-être se bouger le cul cet été. Vraiment. Pas pour toi, pas pour la gloire, juste pour eux. Ils vont aller bosser sous le cagnard, gagner leur vie, en mettre un peu de côté, se priver, faire des concessions mais accomplir un truc. Des petits gestes pour l'environnement, se cultiver pour un meilleur futur, monter un festival avec des concerts, qui sait ? Mais on pourrait tous essayer de faire un truc dont on est fier à la fin et si on se plante, éviter de penser que c'est la faute des autres.

■ Oli

SOMMAIRE

06 AqME

28 RAMMSTEIN

30 INTERZONE

31 DANKO JONES

32 PUTS MARIE

36 SUNSTARE

38 LAURA CLAUZEL

43 HERRSCHAFT

44 VESPERINE

48 WASHINGTON DEAD CATS

50 ALESKA

57 THE WILDHEARTS

58 NI

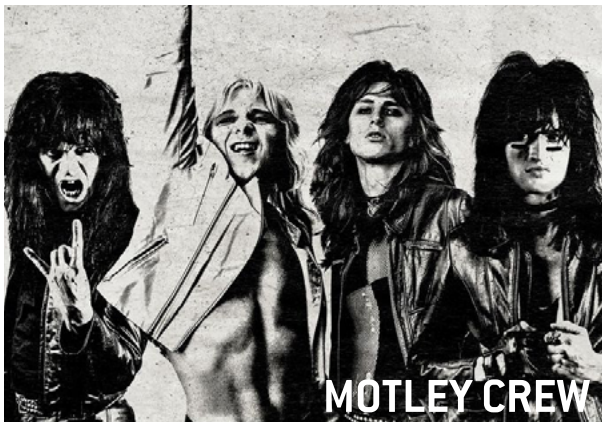
64 F. DE LANCELOT

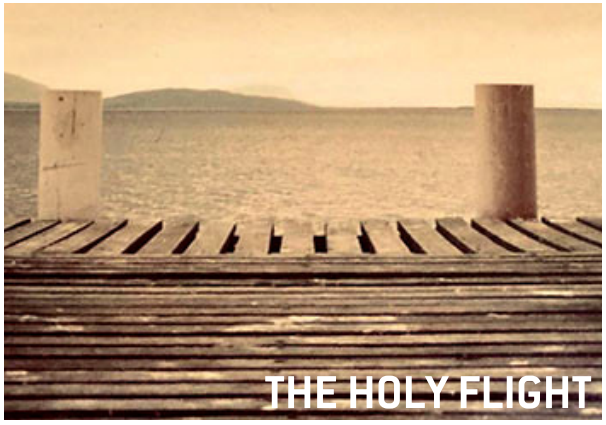
72 INTERVI OU : LA JUNGLE

74 EN BREF

86 IL Y A 10 ANS

88 DANS L'OMBRE





Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic, Guillaume
Maquette couverture :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now
Maquette mag :
Oli

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Tool sortira son nouvel opus le 30 août 2019. Oui, oui, tu as bien lu !

Mike Patton a un énième nouveau projet, cette fois-ci, c'est avec Jean-Claude Vannier, auteur-compositeur (qui a travaillé pour Jane Birkin, Julien Clerc, Brigitte Fontaine, Serge Gainsbourg, Françoise Hardy, Maurane, Claude Nougaro...). L'album intitulé Corpse flower est prévu pour le 13 septembre. Parmi les nombreux invités, on peut noter Justin Meldal-Johnsen (bassiste chez Beck ou Nine Inch Nails), Bernard Paganotti (Magma) ou Didier Malherbe (saxophoniste chez Gong).

Cult of Luna a sorti un nouveau morceau : «The silent man». Un nouvel album est annoncé pour cet automne.

Lors du festival Sonic Temple, Christian Andreu, guitariste de **Gojira**, a subi une brûlure due à un effet pyrotechnique. Il a pour autant fini le set après avoir quitté momentanément la scène.

Selon un post Twitter de Cedric Bixler-Zavala, il laisserait entendre que **The Mars Volta** pourrait sortir de nouveaux morceaux... Affaire à suivre !

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUIN

Avec la parution de leur nouvel EP, Disco pogo nights, **Ludwig Von 88** fait savoir qu'il sortira un album en septembre. Les festivals et salles de concert accueuilleront donc le groupe jusqu'à la fin de l'année.

Dave Mustaine (Megadeth, ex-MetallicA) a révélé qu'il a été diagnostiqué d'un cancer de la gorge. Son traitement a d'ores et déjà démarré et ses médecins pronostiquent 90% de chance de succès...Courage à lui dans cette difficile épreuve. Le groupe continue pour autant de travailler sur le successeur de Dystopia.

Interviewé récemment à ce sujet notamment, Randy Blythe de **Lamb Of God** a botté en touche à la question de quand allait être de retour Chris Adler derrière les fûts... Il était initialement en marge du groupe suite à un accident lui ayant causé des séquelles à l'épaule.

Josh Homme (Queens of the Stone Age), **Dave Grohl** (Foo Fighters) et **Billy Gibbons** (ZZ Top) ont passé du temps ensemble en studio le mois dernier... Une «Desert session» pourrait voir le jour à l'automne.

KoRn sortira son nouvel album The nothing le 13 septembre chez Roadrunner (Gojira, Turnstile, etc.). Il a été produit par Nick Raskulinecz (Deftones, Stone Sour, Danko Jones, etc.). «You'll never find me» en est un premier single !

MAIS QUI A DIT ?...

«Tous ces concerts annulés, ces polémiques inutiles, ça vient toujours de l'extérieur, de gens qui ne savent pas de quoi ils parlent»
A. F de Lancelot
B. AqME
C. Ni
D. La Jungle

«A part les plans de ma cuisine, j'ai aucun plan dans la tête aujourd'hui !»
A. AqME
B. Ni
C. Aleska
D. Puts Marie

«Je ne joue pas le mec bourré, non. Tout est et reste très conscient et précis.»
A. Puts Marie
B. Ni
C. La Jungle
D. AqME

«Le noir n'est pas forcément synonyme de désespoir. C'est notre postulat de base»
A. Vesperine
B. Puts Marie
C. AqME
D. Aleska

«Le math-rock, c'est fini»
A. La Jungle
B. Ni
C. Puts Marie
D. F. de Lancelot

«Il faut qu'on avoue que ça a été une grande aventure de trouver un nom pour le groupe !»
A. Aleska
B. Ni
C. Puts Marie
D. Vesperine

«On a essayé de tout mélanger sur ce disque.»
A. Ni
B. Aleska
C. Puts Marie
D. La Jungle

AqME

«20 MINUTES, ÇA IRA ?», QUAND IL Y A UN PLANNING PROMO ET DES CRÉNEAUX POUR LES INTERVIEWS, 20 MINUTES, C'EST PAS MAL. DE TOUTE FAÇON, ON N'EST PAS MAÎTRE DES HORLOGES ALORS «BIEN SÛR QUE ÇA IRA». UNE FOIS AU SPLENDID DE LILLE DANS LA LOGE AVEC LES AQME, IL SE TROUVE QUE JE SUIS LE DERNIER AUJOURD'HUI ALORS LES 20 MINUTES SE SONT TRANSFORMÉES EN UNE HEURE... MORCEAUX CHOISIS DE CETTE LONGUE ENTREVUE DÉCONTRACTÉE...

Question obligatoire...
Charlotte : Non (rires)
Etienne : Laisse-moi deviner...
Vincent : Pourquoi on est parti de la Team Nowhere ? (rires)
Qu'est-ce qui a motivé la fin du groupe ?
V : Elle n'a pas été motivée. Elle a été réfléchie. Réfléchie à la fois de manière individuelle pour certains et collective parce qu'on est tous concernés. Etienne, prends la parole, c'est ton sujet...
En gros, c'est de ta faute...
V : Tu me l'avais dit avant, c'est vrai, il est chiant... (rires)
E : Non, j'avais dit «il est bon» mais ça va souvent avec chiant... (rires). C'est un long cheminement, on s'était déjà dit que le précédent album pouvait être le dernier. Personnellement je sentais qu'on était moins uni tous autour du projet AqME, on avait envie de faire de la musique, de faire des concerts mais on ne se bougeait pas beaucoup pour tout le reste, si on n'est pas à 100%, ça ne vaut pas vraiment le coup. Julien avait clairement envie d'arrêter, moi j'avais mes doutes, on en a longuement discuté, ça a pris plusieurs semaines, plusieurs mois, j'ai fait part de mes doutes et on en est venu à la conclusion qu'il fallait qu'on s'arrête. On ne pouvait pas continuer avec le groupe tel qu'il est aujourd'hui, en n'étant pas à 100% dedans. Il valait mieux qu'on s'arrête dignement que de ne pas être bien ensemble.
V : On n'est pas le groupe qui allait continuer pour continuer. On aime ce qu'on fait du plus profond de notre cœur, on aime la musique qu'on fait mais on n'est plus en phase avec les autres demandes qui existent autour du groupe.

La famille a joué un rôle ?
E : Non, mais c'est forcément plus dur.
V : Moi je dis non parce que beaucoup de gens font le raccourci «ils ont des familles, c'est normal», non, on a des familles, on l'assume. On ne s'est jamais dit «on ne fait pas de gosse parce qu'on fait de la musique» et a contrario «on arrête la musique parce qu'on a des gosses», c'est différent, c'est parfois aussi compliqué pour nous que pour nos conjoint(e)s. C'est pas ce qui a motivé la fin du groupe. Leurs enfants ont presque 4 ans, moi, c'est tout récent mais il s'est passé plein de choses en 4 ans, on n'a pas arrêté à ce moment-là.
E : Et en plus, on va continuer à faire de la musique d'une manière ou d'une autre.

Y a-t-il eu un sentiment différent au moment d'enregistrer, de préparer la tournée, c'est un truc présent tout le temps ?
V : C'est marrant parce que c'est partagé, là, on est en tournée, c'est la tournée d'adieu, l'album, c'est l'ultime album, mais il y a des habitudes qui ne disparaissent pas ce qui fait qu'on fait tout ça naturellement. C'est juste dans les moments où on s'arrête un peu et qu'on se met à réfléchir où on s'en rend compte. Quand je suis sorti du studio après la dernière chanson, je dis à Etienne «A la semaine prochaine», deux secondes après, je bloque, je retourne le voir, «hey, c'est la dernière fois qu'on bossait ensemble pour AqME» et il me répond «Ah ouais, j'y avais pas pensé».
C : Et après on a mangé un bon couscous.
V : Si tu enregistres avec Etienne Sarthou à St-Ouen et que tu prends une semaine entière, le vendredi, c'est couscous et il est topissime ! En plus d'avoir un putain de son, t'auras un putain de couscous.
E : Moi j'y pense à chaque instant. Au moment d'enregistrer j'y pensais tout le temps mais je ne pouvais pas leur faire ressentir, j'étais là pour les enregistrer dans les meilleures conditions possibles, pour qu'ils soient à l'aise, pour qu'on fasse un bon disque. A chaque moment des concerts, à chaque interview, ça m'habite.
V : Je partage ce sentiment, plus on fait d'interviews, plus on en parle, on le ressasse depuis tout à l'heure, l'émotion monte, ça devient réel.
E : C'est pas facile de dire au revoir et de terminer un truc de manière assez longue, c'est plus facile d'arrêter net, de dire «stop» du jour au lendemain. On a fait ça par respect envers les gens qui nous écoutent depuis si longtemps et parce qu'on aime la musique, c'est pas facile de faire une vraie tournée d'adieu, de prendre le temps, de faire un dernier album alors qu'on sait qu'on va arrêter. Émotionnellement, c'est lourd à porter mais ça nous a permis d'accoucher d'un truc chouette.
V : On aurait pu dire «on se sépare, au revoir, c'est terminé». On a choisi d'accompagner ça pour tout le monde, pour nous et pour les gens, c'est un peu long, c'est compliqué à gérer, là on a une grosse période de concerts en mai, après il y en aura quelques-uns jusqu'au Trianon et après cette période de concerts, ça va être un peu triste.

L'adieu était annoncé, la tournée d'adieu était annoncée, pas l'album qui a été composé et enregistré en secret...
V : C'est la première fois qu'on arrive à tenir autant un truc, on n'a pas teasé un gramme et on est trop content de la surprise.
Pourquoi ?
V : Ça nous appartient, on voulait contrôler toutes les infos pour donner le plus beau cadeau, dire «tiens, voilà, on a ça» et t'as pas entendu un truc là, un morceau là, on a ça pour toi, c'est notre dernier cadeau.
E : C'est aussi une des particularités d'AqME, on fait les choses selon nos propres termes. On arrête mais notre musique reste sacrée à nos yeux, la musique est placée au cœur de nos préoccupations, ça passe avant tout le reste. C'est aussi un pied de nez parce que tous les groupes n'arrêtent

pas en faisant un dernier disque.

Est-ce qu'on peut lire cet album autrement qu'en pensant à la fin d'AqME ?
V : Globalement on est autour du sujet du titre de l'album : Requiem.
C : Je n'ai pas pu l'écouter, Étienne nous envoyait les mix et j'arrivais pas écouter, je leur disais «je vous fais confiance».
C'est pas un cadeau super joyeux...
E : C'est l'essence même du groupe, c'est dans ce genre de moments difficiles qu'on accouche de trucs un peu magiques.
Quand on réécoute les autres albums, on a la pêche...
E : Je ne suis pas d'accord, Sombres efforts était un album désespéré, c'est peut-être pas comme ça que les gens l'ont ressenti mais nous, c'était clairement ce qui nous habitait et Thomas en particulier. On avait l'impression que personne ne voulait de nous, qu'on était à part complètement dans la scène musicale, on se sentait différent, bizarre, on avait l'impression que les gens ne nous écoutaient pas, c'est pas un hasard s'il s'appelle Sombres efforts ! Que les gens projettent telle ou telle chose dans notre musique, c'est normal, chacun vient avec son propre bagage, cet album est un concentré de l'ADN d'AqME toutes époques confondues, ça correspond exactement à la raison d'être d'AqME à la base : expier nos difficultés dans la vie, nos ressentiments, nos tristesses, notre mélancolie... Dans cet album, il y a aussi une forme d'apaisement, dans toute fin, il n'y a pas que du tumulte, il y aussi de la paix.

Y'a des trucs sur l'album qui sont plus mélodieux, plus harmoniques que ce que vous faisiez avant...
E : C'est pas réfléchi, c'est la suite logique des trois derniers albums.

C'est beaucoup plus poussé, il y a des titres très calmes, très épurés
E : C'est vraiment la suite logique du précédent, c'est sur le précédent qu'on a trouvé ce qu'on voulait faire avec Vincent, la manière d'aborder les émotions, les siennes et pas celles du AqME d'avant, respecter ce qu'on a été, mais être nous-mêmes. C'est dans la continuité, dans la musique, qu'on arrête ou pas, on aurait fait cet album tel qu'il est là, ça n'aurait pas changé. Dans les textes, clairement, beaucoup sont basés sur le fait qu'on arrête.
Le chant est beaucoup plus mélodieux, qu'est-ce qui s'est passé ? T'as plus confiance en toi ?
V : Oui, y'avait une part de peur, de manque d'assurance, des choses avec lesquelles je n'étais pas à l'aise, le temps a fait son effet, j'ai décidé de passer au-dessus de ça, j'ai proposé des choses que moi-même en enregistrant les pré-prods j'assumais

pas ! Je me suis dit «je m'en fous, j'y vais», sur des titres comme «Paradis», j'ai pris du bonheur à le faire et quand je réécoute, je suis content d'avoir pu assurer ce genre de chant.
E : On a lâché prise.

Et le producteur joue un rôle là-dessus, tu l'as poussé ?
E : Oui, on bosse vachement ensemble sur les textes, sur l'interprétation, sur le sens, sur placer les mots sur la bonne mélodie ou inversement. Ça fait plusieurs années que je lui dis «tu passeras plus d'émotions en chantant qu'en hurlant et tu peux placer autant de rage en chantant». Si tu trouves une bonne mélodie, tu peux la gueuler par-dessus, ça donne de la puissance mais le plus important, c'est de trouver la bonne mélodie qui accroche l'oreille des gens et qui tire le morceau vers le haut.
V : C'est des échanges qu'on a au quotidien en fonction de ce qu'on écoute, des sensations qu'on ressent... C'est un long cheminement, sur Requiem, ce n'est pas un hasard, c'est une compilation de plein d'émotions, de plein d'idées, de plein d'échanges, des années d'évolution.

La disto est aussi assez claire parfois, presque heavy...
E : On a testé plein d'idées pour ouvrir, pour créer différents ambiances, pour accentuer certains trucs, on a pu être hyper créatif à tous points de vue parce qu'on n'avait pas le temps de calculer. Ça fait un moment qu'on joue ensemble, on est assez créatif en studio donc les choses se font assez naturellement et quand t'as pas le temps de calculer, tu te lâches plus. Surtout pour Julien qui est quelqu'un d'assez inhibé et qui a du mal à se lâcher dans la création, ça lui a fait du bien de ne pas avoir le temps de trop réfléchir, on a testé des choses, «c'est cool ? On garde». On ne s'est pas posé de questions, c'est comme ça que je conçois la musique.

La pochette est signée Carlos Olmo, quelle était la demande de base pour illustrer le Requiem ?
V : On avait envie de bosser avec Carlos, le nom de l'album, c'est Etienne qui l'a soufflé et on retrouve cette image de la mort dans l'imagerie.

Le côté zombie, c'était une demande précise ou il a eu carte blanche ?
E : On avait adoré la pochette précédente, la photographie de nous quatre faite par Yann Orhan et ça nous paraissait logique de faire à nouveau nos 4 tronches en morts-vivants ou presque décédés. Carlos Olmo a demandé à Yann Orhan des photos non utilisées lors la session, il a fait un autre montage et a redessiné par-dessus à sa manière, c'est donc un mélange des talents de photographe de

Yann Orhan et de dessinateurs de Carlos Olmo.

Demain, un clip sort, le titre est encore secret, c'est lequel...
V : Ce sera «Enfer»
E : C'est Yann Orhan qui l'a réalisé.
V : On avait suggéré de faire un clip avec lui parce qu'il a un côté assez «arty» qui nous intéresse, on voulait sortir du clip «performance» où t'as le groupe qui joue et tout le tralala, on lui a demandé s'il avait envie de le faire. Je crois qu'il a assez apprécié l'album, c'est important parce que c'est quelqu'un qui bosse quand il apprécie, s'il n'aime pas, il fait pas. On a pu faire un truc sur «Enfer» avec lui, on n'était pas tous d'accord sur le clip mais on l'a fait quand même.
(A Etienne) C'est toi qui n'était pas d'accord...
E : Je suis toujours d'accord avec moi-même (rires).

Sur ces premiers concerts, vous jouez peu de nouveaux titres...
V : Le premier concert, l'album n'était pas encore sorti, on ne voulait pas dévoiler trop de titres et ça reste une setlist assez live.
E : C'est une tournée d'adieux. On a envie de défendre ce nouvel album, on joue deux titres sur la plupart des soirs, les gens ont envie d'écouter pas mal de classiques, on arrive presque à jouer des titres de chaque album, il n'y a que deux albums qui n'en ont pas, on va essayer d'en rajouter, au moins pour le Trianon. C'est pas facile de faire des setlists d'aujourd'hui. Si on joue 5 titres du nouvel album et moins de classiques, les gens vont nous en vouloir... Par ailleurs, c'est aussi des titres qu'on a peu joué ensemble, c'est pas des titres sur lesquels on est très à l'aise, faudrait qu'on bosse beaucoup pour les maîtriser, «Entre les mains», ça nous a pris un petit moment», «Enfer», c'est plus facile...
V : Est-ce que la magie qu'il y a sur le CD, on va la retrouver en live ? Est-ce qu'on ne va pas nous-mêmes nous décevoir en jouant des titres qu'on considère comme émotionnellement forts ? Pourquoi pas les garder sur le CD...
E : On ne néglige pas pour autant l'émotion dans le set actuel, on a des moments de respiration, de partage, pour faire la fête ensemble, je pense à des morceaux de notre avant-dernier album comme «Se souvenir» qui est toujours un moment émouvant, c'est un morceau rock assez puissant où on véhicule des émotions hyper fortes, pareil pour «Si loin», on ne manque pas de moments un peu intimes dans nos concerts. Pour le dernier concert, on va en jouer quelques-uns, c'est sûr.

Il y a peu de dates, vous ne serez pas partout, certains se plaignent...
E : On voulait être exclusif. Au départ, on ne voulait même pas faire 10 dates, on voulait en faire 5 ou 6 Trianon compris. Le tourneur a trouvé une douzaine de belles dates, on n'allait pas lui dire non. A la base, on voulait faire une poignée de concerts et terminer au Trianon. T'as l'impression que c'est pas beaucoup mais il y en a plus que prévues. On en a refusé quelques uns.
V : On a refusé le Hellfest (rires)
Si Coachella vous appelle pour 2020, c'est non ?
E : On leur propose nos autres groupes ! (rires) Je veux bien faire le Coachella mais avec le light show de Tame Impala !
Ah mais tu joues à 14h...
E : Non, je veux les conditions de Tame Impala ! (rires)

Le 5 octobre, vous jouez au Trianon où vous retrouverez Thomas et Ben, ce sera juste des apparitions où il y aura un vrai set avec eux ?
E : Il y aura un vrai set, après, ils ne joueront pas tous les titres parce qu'ils ne les connaissent pas tous, ça va bouger, ce sera un concert très ludique... ou bordélique ! (rires) Ça va être le bordel.
V : Ce sera pareil que sur Le Bal des Enragés ! Je vais faire un morceau à la batterie (rires)
(A Etienne) : Tu peux jouer de la guitare, toi...
E : Oui mais j'ai pas envie (rires). Si on me demande gentiment seulement. Ça va être un sacré bazar. On n'a pas encore organisé le truc. On met ces premières dates de côté et on se mettra dedans après, j'espère que ça va être simple. Ça va aller et venir pendant le concert, il y aura d'autres invités, ce sera très actif comme concert.

Étrangement, c'est pas un peu loin cette dernière date ?
V : Pour être honnête avec toi, on voulait assurer et avoir assez de temps pour remplir la salle. Il se trouve que ça se remplit hyper vite et que c'est déjà presque complet mais on avait prévu large.
E : Annoncer un Trianon 11 mois avant, c'est normal pour un groupe comme nous, c'est ce qui se fait pour la plupart des groupes.
Vous auriez pu finir plus tôt et faire une autre salle...
E : On voulait vraiment faire une belle salle du type Le Trianon et il n'y en a pas d'autres aussi jolies, on avait hésité avec La Cigale mais on a gardé un super souvenir de la date qu'on a fait avec Eths, on a adoré cette salle, s'y prendre un peu moins d'un an à l'avance, c'est logique.
Pour vous, ça peut paraître long
E : Ouais, c'est pas facile...
V : Mais ça passera vite, il va falloir le préparer.
E : On n'avait pas prévu de faire un disque, on a donc rajouté ça en plus, on a été très très occupé ces 6 derniers mois, on n'aurait pas pu tout assumer en même temps émotionnellement. Là, on va laisser passer les vacances d'été, reprendre

un peu d'air frais et terminer quelques semaines plus tard. Mais c'est pas facile d'attendre, je suis d'accord.

D'un point de vue contractuel, est-ce que At(h)ome peut encore sortir des albums d'AqME «post mortem» ?
E : Elle est chiante ta question (rires).
Certains groupes n'ont pas terminé leur contrat...
E : Ils ont trop de respect pour nous, ils le feraient avec notre accord.
On peut donc avoir un live, un tribute, une compilation de raretés...
E : Oui... C'est possible.
V : Du moment qu'on touche du fric, on s'en fout ! (rires)
E : Tu veux qu'on balance sur eux, c'est ça ! (rires)
Ça pourrait déjà être calé...
E : Contractuellement, honnêtement, je ne sais plus...
V : Le dernier truc qu'on ait signé c'était pour un album plus un autre en option, un truc comme ça...
E : Faudrait que j'appelle mon avocat (rires). Entre At(h)ome et nous, tout se fait d'une manière tellement naturelle et simple que s'ils veulent sortir un truc, ils nous appellent, on en discute, si on dit «non», ils ne le font pas, si on dit «oui», on réfléchit tous ensemble pour savoir comment le faire bien. Ils nous ont toujours tellement bien accompagné et été bienveillants avec nous. T'imagines, pour se lancer dans le projet d'un disque de dernière minute alors que le groupe arrête...
C'était moins risqué que de vous signer au moment de Sombres efforts...
E : Je ne suis pas d'accord. Ils auraient pu dire qu'on n'allait pas le défendre avec beaucoup dates, qu'on n'allait pas en vendre et auraient pu refuser de nous le financer. Au moment de Sombres efforts, ils savaient qu'il y avait un engouement de toute une génération qui voulait écouter du métal, ils sentaient bien le truc venir. Au moment où AqME a signé, on faisait envie à d'autres maisons de disques, on a refusé un vrai contrat avec Universal pour signer avec At(h)ome, c'était pas une grosse prise de risques à l'époque. On aurait pu moins bien marcher mais ça semblait être un pari gagnant. Je vais réécrire l'histoire ! (rires) Non, c'est vrai. Même les grosses maisons de disques voulaient leur groupe de néo-métal...
Pleymo, Enhancer étaient signés...
E : Par exemples, mais eux, c'était normal, c'étaient déjà des gros groupes quand ils ont signé sur des majors, ils avaient sorti un premier disque qui marchait bien, c'était la suite logique qu'ils signent sur un gros label. Par contre, Island avec qui on n'a pas signé à l'époque a signé un autre groupe qui n'a jamais marché, Karma Sutra, tout le monde avait sa chance à l'époque.

Si l'histoire ne devait retenir qu'un seul album d'AqME ?
E : C'est pas possible.
Non, pas de joker !
C : On va se faire engueuler ! (rires)
E : Pour moi y'en a 3. Il y a trois pierres angulaires de notre cheminement artistique, pas forcément de notre carrière car c'est deux choses différentes. Sombres efforts, c'est le plus important, c'est l'acte fondateur, il définit notre son, il définit notre manière de faire, il définit notre orientation artistique, ça nous a accompli. Ensuite, il y a Hérésie, c'est un vrai tournant artistique, il n'a pas super bien marché, mais c'est un des albums qu'on a le mieux vécu, l'enregistrement était magique, c'était le summum avec ce line-up. Ensuite, je mets le dernier album à part parce qu'on manque de recul même si je pense que c'est l'un des meilleurs, donc je garde le deuxième qu'on a fait avec Vincent, l'éponyme, on a vraiment brisé des barrières, on a touché des émotions qui nous ont ouvert la porte à ce dernier album. Ce sont les trois pierres angulaires artistiques de notre développement de groupe et personnel. Après chacun voit midi à sa porte. Si t'en veux qu'un, le premier c'est le plus important, sans le premier, on n'existe pas, on ne fait pas tout le reste.
V : Moi c'est l'album éponyme. C'est hyper personnel. Quand on l'a enregistré, c'était hyper com-

pliqué pour moi. Ça reste un moment où j'ai commencé à m'assumer, à dire «voilà, moi je chante comme ça». Le dernier c'est aussi un de mes préférés même si c'est aussi compliqué.
C : Moi, c'est Hérésie même si je rejoins les garçons sur l'éponyme qui représente ce qu'on est aujourd'hui, ça reflète vraiment ce qu'on voulait faire ressortir, Vince a réussi à démontrer à tout le monde qu'il est arrivé dans le groupe et qu'il a tout déchiré. C'est le reflet de l'état d'esprit dans lequel on était au moment de l'enregistrement.
E : J'ai toujours beaucoup de plaisir à l'écouter, y'a tout dans l'éponyme. Dans le nouveau aussi mais on n'a pas beaucoup de recul, il est trop récent. En plus il est habité de quelque chose de très fort qu'on vit en ce moment avec la fin du groupe. A mon avis, il fait partie du top 3 ou du top 5 de nos albums.

Qu'est-ce qui va vous manquer le plus dans la vie d'AqME ?
E : Les moments qu'on passe tous ensemble, dans le camion, à rigoler, ce sont des moments trop rares ces dernières années, c'est aussi pour ça qu'on arrête. On aura tous envie de se retrouver juste pour vivre ces moments-là.

Mais vous n'allez pas partir à 4 en camion en vacances sur les routes de France !
E : Non, mais ça peut se vivre autrement.
V : Ce qui va me manquer, c'est le public d'AqME, vraiment. J'en reverrais sûrement avec The Butcher's Rodeo mais pendant les concerts d'AqME, c'était fort, c'est ce qui va me manquer le plus, c'est pour ça que j'ai écrit «Un adieu».
Les projets pour après, y'a The Butcher's Rodeo, pourquoi pas relancer NoSwad ?
V : Parce que le batteur s'en bat les couilles et les autres aussi ! (rires) C'était déjà assez compliqué avant qu'on arrête... The Butcher's Rodeo continue, on a un nouveau line-up, on veut faire les choses bien alors ça prend du temps, je vais être franc, parfois, c'est assez désespérant mais ça va être un super album.

Y'a Karras aussi qui est déjà dans les tuyaux...
E : C'est un projet avec Diego, Yann de Mass Hysteria et moi-même, on est en train de réfléchir à la signature avec une maison de disques, on a plusieurs propositions, donc c'est agréable. On est programmé au Sylak cette année. Je joue aussi avec Freitot, on sera au Hellfest, et pour mon troisième projet, Deliverance, où je suis guitariste, on va sortir un nouvel album à la fin de cette année ou au début de l'année prochaine. Je suis fort occupé et en plus, il y a le studio d'enregistrement qui me

prend le plus clair de mon temps. Il ne s'agit pas d'arrêter de faire de la musique.

Tu faisais du management aussi pendant un temps...
E : J'en ai fait un peu avec Lazy mais j'ai clairement plus envie de faire de la zik que du business.
Et si un jeune groupe qui vient enregistrer cherche une sorte de coach...
E : Pour du coaching éventuellement mais je suis vraiment plus dans la musique. Ça m'intéresse moins d'aller frapper aux portes...

Y aura-t-il une reformation dans 10 ans pour les 30 ans du groupe ?
E : On verra dans 10 ans ! C'est terminé mais on n'a pas une boule de cristal...
Oui mais c'est définitif ou en cas de bonne occasion, ce serait possible ?
V : On ne s'interdit rien.
C : Faut demande à Patrick Bruel (rires).

Vincent chantonne «on s'était dit rendez-vous dans 10 ans...»
C'est con de finir l'interview là-dessus après 20 ans de carrière !
V : On va se voir en tant qu'amis, on fera autre chose que de la musique quand on sera ensemble mais on ne s'interdit rien, on fera ce qu'on veut, on sera les seuls décideurs.
E : Mais faut pas que les gens s'imaginent qu'on s'arrête pour faire un come-back dans 5 ans... Contrairement à certains groupes, on n'a rien prévu. On n'a pas un business-plan ! (rires) Y'a plein de groupes qui passent leur temps à dire qu'ils arrêtent et ils reviennent. Nine Inch Nails, Judas Priest, Scorpions, Ozzy Osbourne... Ils ont tous dit 50 fois qu'ils arrêtaient et ils reviennent toujours. C'est hyper malhonnête, ça leur fait une actu et ça donne envie d'un seul coup aux gens d'aller les voir. Ça m'exaspère. Si on revient, ce sera juste qu'on aura envie de refaire de la musique ensemble. Ce ne sera pas du marketing. C'est dingue que des gens imaginent des trucs comme ça, certains sont tellement dans la stratégie. A part les plans de ma cuisine, j'ai aucun plan dans la tête aujourd'hui ! (rires)

Merci aux AqME, merci également à toute l'équipe d'Athome et coucou à Maxime.

Oli
Photos posées : Thomas Mafrouche
Photos live : Oli

REQUIEM ? COMMUNION !

AQME EST VENU NOUS DIRE «ADIEU»... LE GROUPE A DÉCIDÉ DE SE DISSOUDRE MAIS PAS SANS NOUS LE DIRE LES YEUX DANS LES YEUX. SEULES QUELQUES DATES ÉTAIENT PRÉVUES POUR CETTE ULTIME TOURNÉE, CELLE DE LILLE ÉTAIT COCHÉE DANS MON AGENDA. HISTOIRE D'ATTÉNUER LA «MAUVAISE NOUVELLE», LES PARISIENS ONT MIS À L'AFFICHE BLACK BOMB Ä ET UNSWABBED HISTOIRE DE QUAND MÊME PASSER UNE BONNE SOIRÉE...

Ce sont les Lillois, qui sont un peu au Splendid comme chez eux, qui ouvrent donc les hostilités avec une petite particularité puisqu'exceptionnellement, ce n'est pas Bru (retenu au «boulot») qui est derrière les fûts, il est remplacé par Anthony que Out a bien voulu prêter pour l'occasion. Malgré un travail très avancé sur leur prochain album, on n'aura pas de nouveauté ce soir, le groupe se focalisant sur ses morceaux les plus connus («La chute», «Paranoïaque», «Ma place», «Seul», «Sur la brèche») et ceux du dernier opus («L'équilibre», «Dans le chaos», «De l'ombre à la lumière», «Si»). Le public met un peu de temps à se mettre dans l'ambiance mais Seb et ses mimiques l'électrisent tout comme la venue du vieil ami Arno (Black Bomb A mais qui côtoie les **Unswabbed** depuis ses années No Flag) qui envoie encore plus de gras sur un «Dans le chaos» qui n'en manque pourtant pas. Le set fut court mais intense même si la salle, blindée, gardait de l'énergie pour la suite.

C'est qu'il en faut de l'énergie pour faire un concert de **Black Bomb Ä** et suivre leur rythme ! Eux aussi sont un peu chez eux mais peu importe partout où ils passent, c'est le même dawa après quelques secondes. Ca blaste à tout va et les deux frontmen s'en donnent à cœur joie pour haranguer le public qui se défoule, hurle et se marre un peu aussi parfois. On sentait que leur album éponyme allait faire des ravages dans le pit, c'est désormais confirmé, «Kill yourself» / «Greed», «Bulletproof», «Civil war» / «Wake up» s'enchaînent (ou pas) et se fondent dans la masse de brûlots pour ne jamais faire redescendre la pression, quand bien même quelques passages plus doux parsèment le concert (la pause fraîcheur sur «Police stopped da way» et l'incontournable «Mary»). Les vieux tubes sont toujours aussi efficaces et le temps file là aussi très vite puisque résonnent déjà les riffs ultra violents de «Make your choice», cette petite bombe humaine historique convainc les derniers récalcitrants au pogo. On est fin avril mais il fait chaud.

J'adore ce titre mais ce soir, je l'entends avec un peu de tristesse, c'est «This is the end» des Doors qui amène les **AqME** sur scène pour ce qui est un de leurs derniers concerts et certainement le dernier que je verrais d'eux. Si c'est le dernier, je suis bien incapable de dire si c'est le vingtième ou le trentième tant j'ai assisté à de nombreux lives des Parisiens depuis 20 ans, parmi tous les souvenirs, un des meilleurs est d'ailleurs dans cette salle où le groupe était venu jouer déguisé pour achever la tournée de La fin des temps en 2006. Pas question de faire un concert «normal» où le dernier album aurait la vedette, ce soir, comme les prochains, le groupe fait plaisir à son public et balance un «best of» couvrant quasiment toute leur carrière (non, pas de «Encore une fois» au programme !). Seul «Entre les mains» est issu de Requiem, sa rage comme ses mélodies se marient parfaitement bien au reste du set qui ne fait pas trop dans la dentelle («Tant d'années», «Le rouge et le noir», «Pornographie», «La réponse»...). A concert exceptionnel, moments d'exception, si on imagine qu'à Paris, Reuno viendra lui-même assurer ses lignes, ici le chanteur de Lofofora est remplacé au pied levé par Arno pour un «Rien ne nous arrêtera» ultra puissant. Si ce featuring était préparé, je ne suis pas certain que la venue de Poun pour ««Si» n'existe pas» était programmé, le feu follet des Black Bomb Ä chope un micro et reprend avec le public le refrain (et sa phrase culte «Le temps se perd «si» n'existe pas»). Plus habituels sont les slams, les murs de la mort, les partages avec le public, le solo d'Etienne et le hit absolu «Superstar» pour clore les ébats. Une larme au coin de l'œil, un câlin à Charlotte, c'est terminé, le groupe se retire, nous restent les albums, le Live(s) et des tonnes de bons souvenirs. La lumière se rallume mais le public ne bouge pas et continue d'applaudir et d'hurler son amour pour le quatuor. Et les quatre fantastiques reviennent, reprennent leurs instrus et délivrent un «Le culte du rien» pas vraiment prévu mais de circonstance («Sans plus aucun lendemain... Si nous ne rêvons plus Quelle sera la fin ?»), on a l'impression qu'ils pourraient jouer toute la nuit pour éterniser ses moments de communion mais il faut bien revenir dans la réalité et leur dire Adieu.

Merci AqME, merci Athome, merci le Splendid, merci BBA, merci Unswabbed.

■ Oli

Photos live (et pages suivantes) : Oli

Pearl

RAMMSTEIN

Rammstein (Vertigo/Capitol)

10 ans que Rammstein n'avait pas sorti d'album studio et contrairement à certains (suivez mon regard vers le calendrier où la date du 30 août est marquée d'une pierre blanche), on n'a pas l'impression que cette «absence» ait duré si longtemps. Il faut dire que les Teutons ont enchaîné une grosse tournée après Liebe ist für alle da, sorti un best of, organisé une nouvelle tournée pour accompagner le best of, sorti un best of vidéo, bossé sur des side-projects (Emigrate ou Lindemann), édité un nouveau DVD live, organisé une tournée pour fêter le DVD et l'arrivée du nouvel album... Bref, Rammstein existe surtout pour ses shows dantesques où ses vieux morceaux tiennent la vedette et n'a pas forcément d'album studio pour contenter son public. Ce septième opus, éponyme, n'est-il qu'une bonne excuse pour de nouveau remplir les stades et le tiroir-caisse ?

Dès la fin mars, on savait que ça valait le coup. 6 semaines avant l'opus, le premier single (et premier titre de la galette) «Deutschland» se dévoilait via un superbe clip, au niveau du morceau qui va devenir une pierre angulaire des concerts pour au moins les 10 ans à venir. Jouant avec l'hymne allemand, le refrain est entraînant bénéficiant d'une dynamique incroyable et du retour en force des synthés, le tout emballé avec un son massif mais moins métallique. Le clip montre la puissance et la décadence de l'Allemagne qui surpasse tout avec comme fil directeur la violence et si possible des flammes (l'accident du LZ 129 Hindenburg a lieu aux Etats-Unis mais le zeppelin est bel et bien allemand). «Allemagne, mon cœur est en feu. Je veux t'aimer et je veux te détester» clame Till qui fait tout sauf se moquer de la Shoah ou s'en servir à des fins publicitaires comme certains l'ont dénoncé. Le court-métrage est aussi riche de codes et d'interprétations que le nouveau tube donne envie de danser et d'hurler les paroles dans un allemand yaourté. «Radio», là encore, la touche électro apportée par Christian fait son petit effet et nous ramène aux premières grandes heures (celles qui durent à peu près jusque Mutter), la production laisse de la place à chacun des membres, le travail (réalisé en Provence !) de leur pote Olsen Involtini (il joue avec Richard au sein d'Emigrate) est particulièrement soigné et si on peut regretter un lissage un peu poussé, on ne peut qu'apprécier le soin accordé aux petits détails. Ce titre bénéficie d'un clip, en noir et blanc, joli et dérangeant, il évoque la censure, le totalitarisme là où les textes pouvaient laisser penser que seul l'objet, le transistor, était honoré pour avoir apporté tant de bons moments. «Zeig dich» donne quelque peu dans le brutal avec un titre composé de deux mots qui se répètent facilement qui a prouvé son efficacité par le passé («Du hast», «Ich will», «Bück dich», «Mein teil»...), les textes exhortent Dieu, s'il existe, à se montrer («Montre-toi») car les Allemands sont en plein doute après qu'une étude ait révélé, en septembre 2018, que des milliers de leurs enfants ont été abusés par des prêtres... Les mots sont bien choisis, la musique plus «classique», le message méritait peut-être mieux. C'est peut-être difficile de donner de l'allant à ce thème par rapport au «Ausländer» qui suit, là, on flirte avec le romantisme de la découverte de l'autre, le plaisir d'être un étranger pour charmer un alter ego d'une autre culture, entre les lignes, on a quand même l'idée de pouvoir baiser une fille différente chaque soir dans un pays différent et de lui sortir sa bite, euh, 2-3 mots d'amour compris de par le monde. Encore une fois, la piste a le droit à un clip qui donne une autre lecture, les Berlinois jouant les colonialistes barbares et bien peu respectueux derrière des allures de civilisateurs. Simpliste mais jouissif, le refrain est d'au-

tant plus irrésistible qu'il est facile à chantonner. On reste dans ce thème, un de leurs favoris, avec «Sex» (qui n'a que peu d'intérêt) puis «Puppe», plus profond (la prostitution et la domination sont au menu) et destructuré qui apporte sa dose de malaise comme rarement. Cette relation amour/violence ou désir/perte est au centre de «Was ich liebe», une douce promenade qui permet de ranger les distos et de sortir les sons clairs, pas super excitant mais ça permet d'amener à «Diamant», poignante chanson d'amour où les Rammstein démontre qu'ils maîtrisent également l'art de la mélodie. La bestiole regonfle quelque peu ses muscles avec un «Weit weg» assez dispensable. Le tempo s'accélère avec «Tattoo», encore un joli texte (tu peux en lire la traduction sur RammsteinWorld.com) porté par un instrumental assez basique. Alors que l'intensité et la qualité avaient largement baissées passées les quatre premières pistes, «Hallomann» clôt l'album sur une bonne note avec des variations de sonorités, de rythmes et des guitares qui osent sortir de l'ordinaire et installent là encore un climat assez glauque qui colle bien à la pédophilie.

Alors oui, 10 ans pour composer 11 titres, ça fait beaucoup et on pouvait espérer n'avoir que des morceaux irréprochables mais au vu des dernières sorties studio (quel titre retiens-tu de Rosenrot ou de Liebe ist für alle da ?), avoir une moitié de très bons morceaux fait de cet opus un indispensable. Et si tu aimes les beaux objets, la version collector est comme d'habitude ultra soignée...

■ Oli

INTERZONE

Kan ya ma kan (Intervalle Triton)

Interzone, c'est un espace temps remplie de poésie. Une douceur qui apaise et pousse à la contemplation. La pluie, un insecte qui vole, la tristesse des trottoirs tout devient prétexte à voyager sans bouger de là. Le conte se chuchote dans l'air. Chaque jour est un nouveau récit : Interzone (2005), Deuxième jour (2007), Waiting for spring (2013). Ici l'Orient est le frère de l'Occident. Le Oud de Khaled Aljaramani (Bab Assalam) rencontre la guitare de Serge Teyssot-Gay (Noir Désir, Zone Libre, Kintsugi) dans un équilibre rare. L'histoire continue, le duo présente son nouvel album avec Kan ya ma kan (2019).

Les premières de notes de l'album sont pour le oud de Khaled Aljaramani sur le titre «Kan ya ma kan». Serge installe rapidement une boucle discrète dans le fond. Le chant est planant, le morceau est lumineux et trempé dans les vents chauds de l'Orient. Les paroles dans un espace court laissent passer un tout autre message : «ils sont blessés, ou désespérés, ou ont disparu». Quand le chant s'éteint les deux musiciens font parler leurs instruments qui donnent l'impression de se répondre. Avec un début lent dans le rythme, chacun prend le temps de poser des notes comme on hésite à poser des mots. La mélancolie est intense. Et puis le vent tourne et tout s'affole, part au pas de course. Dans un mariage parfait, le traditionnel et l'électrique dansent ensemble. Plus long morceau de l'album «Ivresse» touche les 8'29. Ici les textes sont empruntés à Ibn Al Faridh (1181-1234), un des plus grands poètes mystiques du soufisme de son époque. Une traduction intégrée dans la pochette nous offre un extrait : «En hommage à l'Aimé nous avons bu du vin, avant que la vigne naisse nous avons atteint l'ivresse».

Sur chaque album d'Interzone, un morceau m'attire comme l'abeille sur le miel. Alors, je reviens indéfiniment sans perdre une goutte du nectar. Cette fois ci c'est «Paradis perdu» qui endosse ce rôle. Le rêve offre la chaleur des bras de l'amante. Le réveil est sa mort. C'est la complainte de celui qui ne sait plus où vivre. Interzone atteint des sommets dans la complémentarité. Pendant quelques instants, tout semble dans le noir. La musique semble placer Sergio sous un unique projecteur pour faire pleurer sa guitare en solo. Le chant de son instrument s'élève superbement. «Erik Satie» et «Like wings» laissent galoper les songes calmement dans un univers instrumental. Khaled Aljaramani revient placer sa voix sur un chant de caravanier «Hala hala haïe». Le morceau est remarquable par ses changements d'états et d'intention. Après quelques airs de prière, son oud reprend de la vitalité pour agiter le morceau. Comme pour offrir un dernier souffle à «Paradis perdu», «Fête d'adieu» revient sur un thème musical proche. Et c'est pour le mieux. «Aller-retour» vient au terme de Kan ya ma kan sur un parfum hypnotique.

Le quatrième jour du conte d'Interzone est terminé. Le monde est devenu rêve, soufflons sur les bougies. Puisque que tout est l'affaire de cycle, repassons la bande sans fin. Au moins le temps de voir arriver la prochaine aventure.

■ Julien

DANKO JONES

A rock supreme (AFM Records)

Je ne pensais pas le dire un jour mais Danko Jones commence à m'emmerder. Tout du moins sur disque. Car sur scène, c'est toujours la classe. Et assurément, le frontman canadien est un bon gars. Mais voilà, après une première écoute (et une seconde, une troisième.) A rock supreme m'emmerde. Alors si tu as deux minutes, je t'expose ma théorie. Ok ?

Dixième album du trio, A rock supreme, à la pochette réussie, est un bon album de rock'n'roll. Avec ce qu'il faut de guitare et un basse/batterie toujours impeccable. La base rythmique empruntée à AC/DC («I'm in a band», «We're crazy») et les hommages sous-entendus à Kiss et à Motörhead ne sont pas réduits à peau de chagrin. Non, de ce côté-là, pas de soucis. C'est juste que l'ami Danko a du mal à renouveler ses riffs déjà entendus 666 fois dans ses précédentes productions, et quand le chanteur explore de nouveaux horizons vocaux («Dance dance dance», «Fists up high «, ça fait clairement pschitttt. Si bien qu'après plusieurs écoutes, ce sont les titres inspirés de ses meilleurs brûlots des disques précédents qui font mouche «I'm in a band», «That girl»). Car le Danko que j'aime, c'est celui au ton monochorde («Burn in Hell») qui prend aux tripes. Tu vas penser que je fais une fixette sur les vocalises de Danko, mais il faut dire que depuis quelques albums, ça passe ou ça casse, et ce n'est pas toujours reluisant.

Je ne pensais pas le dire un jour mais Danko Jones commence à m'emmerder. Sauf qu'après quelques écoutes de A rock supreme, j'aime quand même bien ce disque entraînant et rythmé, fait par ou pour les passionnés de rock qui tabasse et qui sent la sueur. Et si je suis un peu dur, c'est que je pense qu'on peut être exigeant avec les derniers défenseurs de notre noble rock'n'roll. Et que clairement, quand c'est parfait (Sleep is the enemy est un album de génie), je ne comprends pourquoi on se borne à changer la formule magique, ou tout du moins à la faire évoluer. Capice ?

Alors si tu aimes le rock, tu ne passeras pas un mauvais moment à écouter A rock supreme. Mais ça ne veut pas dire que ça va être l'extase tout au long de la galette relativement inégale. La nuance est peut-être insidieuse mais elle est importante. En attendant, si vous me cherchez, je me réécoute ses premiers opus.

■ Gui de Champi

PUTS MARIE

IL N'Y A PAS QUE LES ALBUMS QUI PEUVENT ÊTRE LONGS À SORTIR, LES INTERVIEWS PEUVENT L'ÊTRE AUSSI ! CELLE DES SUISSES DE PUTS MARIE L'A ÉTÉ, À L'IMAGE DE SON ALBUM AUSSI FACILE QUE DIFFICILE À APPRÉHENDER. QUOI QU'IL EN SOIT, CELA NOUS FAIT GRAND PLAISIR DE RECUEILLIR LES SENTIMENTS DE MAX, FRONTMAN DE CETTE FORMATION QUI PUISE LARGE MUSICALEMENT, ENTRE POP, JAZZ, BLUES, HIP-HOP ET ROCK, BIEN ENTENDU.

Pour commencer, je voulais vous demander si c'est vrai que votre nom de groupe a été choisi un peu à l'arrache, juste avant votre premier concert. Si tout ça est vrai, alors qui est cette Marie ?
Oui c'est vrai. Je n'étais pas encore avec eux à ce moment-là. Je suis presque sûr que c'était une fille que quelqu'un aimait beaucoup à ce moment là. Obligé, ça doit être ça.

Avant la sortie de votre nouvel album, je n'avais pas jamais eu vent de votre musique. Pourtant, vous existez depuis 20 ans et votre cinquième album est sorti l'année dernière. Est-ce que vous pensez que Puts Marie a trouvé son public en

France depuis le temps ?
On a commencé à jouer en France en 2004. À ce moment-là, plutôt semi pro encore. On jouait plus dans la rue où beaucoup de gens nous voyaient et nous écoutaient. On jouait souvent au festival d'Avignon. Là aussi on avait une grande visibilité. Jean Paul Gaultier nous a même vus au Délirium ! Mais clairement, depuis que nos disques sont sortis officiellement en France avec Yotanka, plus de la distribution, on a eu beaucoup plus de visibilité et beaucoup plus de gens nous ont connus ces six dernières années.

Est-ce que vous avez compté le nombre de concerts que vous avez effectué depuis le début avec Puts Marie ?
Oui, on a une liste. Il y en a eu plusieurs milliers ! Il y avait des moments où en a vraiment beaucoup joué. On aime toujours beaucoup jouer.

Vous êtes capable de jouer pas mal de styles, du jazz au rap en passant par le rock. Et le tout avec brio. Quelle est votre éducation musicale à vous tous ?
École de musique ? Autodidacte ?
Et quels sont les artistes qui vous ont accompagnés toute votre vie ?
Certains d'entre nous ont fait des écoles de musique mais pas tous. Les autres sont autodidactes. On écoute tous plein de musiques différentes : classique, rap, musique du monde, salsa, arab, jazz, pop et beaucoup plus. Pas vraiment de rock même si on en joue. On écoute surtout la musique «morte». Il y en a tellement à découvrir encore. Les musiques actuelles sont dures à suivre. Il y en a trop.

Ce qui est bluffant, c'est qu'en vous écoutant, on a clairement l'impression d'entendre un groupe anglophone.

D'où vous vient cette aisance avec l'anglais ?
J'ai passé beaucoup de temps aux États-Unis. J'aime cette langue. J'aime les langues en général. Mais l'anglais pour moi c'est la langue de la musique. J'aime comme ça sonne et le rythme que ça exprime. C'est logique pour moi et pour notre musique.

«Catching bad temper» s'oriente notamment vers un chant et un phrasé rap, ce qui vous ferait presque passer pour un groupe de hip-hop par moments, alors que sur scène, c'est le côté rock qui ressort le plus. Vous le sentez comme ça ?
Non. Pas vraiment.

Le chant rappé ressemble notamment à l'un des membres de Puppetmastaz. J'imagine que vous connaissez.
Du coup, quels sont les groupes de hip-hop qui ont pu influencer ton flow ?
Kool Keith, Madvillan, Mos Def, Saul Williams, Madlib, MF Doom, Boom Bip an Dose One, Mop Deep, Wu-Tang, GZA, Pharcyde, Tribe Called Quest, Nas, D.I.T.C., Gang Starr, Dr. Octagon, Edo G...

Je vous ai vu en live récemment, et j'ai remarqué que tu as tendance à pas mal surjouer le mec bourré, il y a un peu de nonchalance dans ton attitude également qui pourrait en rebuter certain. C'est totalement naturel ?
Ou c'est une attitude qui fait partie du show car les paroles exigent cette attitude, comme du théâtre ?
Je ne joue pas le mec bourré, non. Tout est et reste très conscient et précis. On se donne la peine. C'est du naturel, comme tu dis. Ça sort comme ça. Les paroles peuvent vraiment exiger ça. Très bien observé. Dès que le concert est terminé, cet état se termine aussi.

35 minutes pour un album, finalement ce n'est pas énorme. Pourquoi n'avez vous pas proposé plus de 7 titres ?
C'est la qualité qui compte pas la quantité ! Sur un vinyle 33 tours, tu mets pas plus que 35 minutes sinon tu perds en qualité de son. On aurait pu mettre 12 titres de 3 minutes mais on en a mis 7 de 5 minutes.

Est-ce qu'il y a des faces B de Catching bad temper qui ne sont pas encore sorties ?
Ou que vous jouez en live ?
Oui, il y a des titres qu'on a enregistrés mais pas sortis sur l'album. Deux titres viennent de sortir il y a un mois. «Kiss them goodnight» et «A boy called Monkey». Ce sont deux titres qu'on aime beaucoup et qu'on joue live depuis le début de la tournée. Il y a encore d'autres.

Vous êtes amateurs de reprises de chansons avec Puts Marie...
Bien sur. Par exemple sur le dernier album Masoch I-II on a enregistré le titre de Sun Ra, «Tell her to come on home». Il y a plus que dix ans sur l'album Le drame du pastis il y avait plusieurs reprises qu'on aimait bien faire.

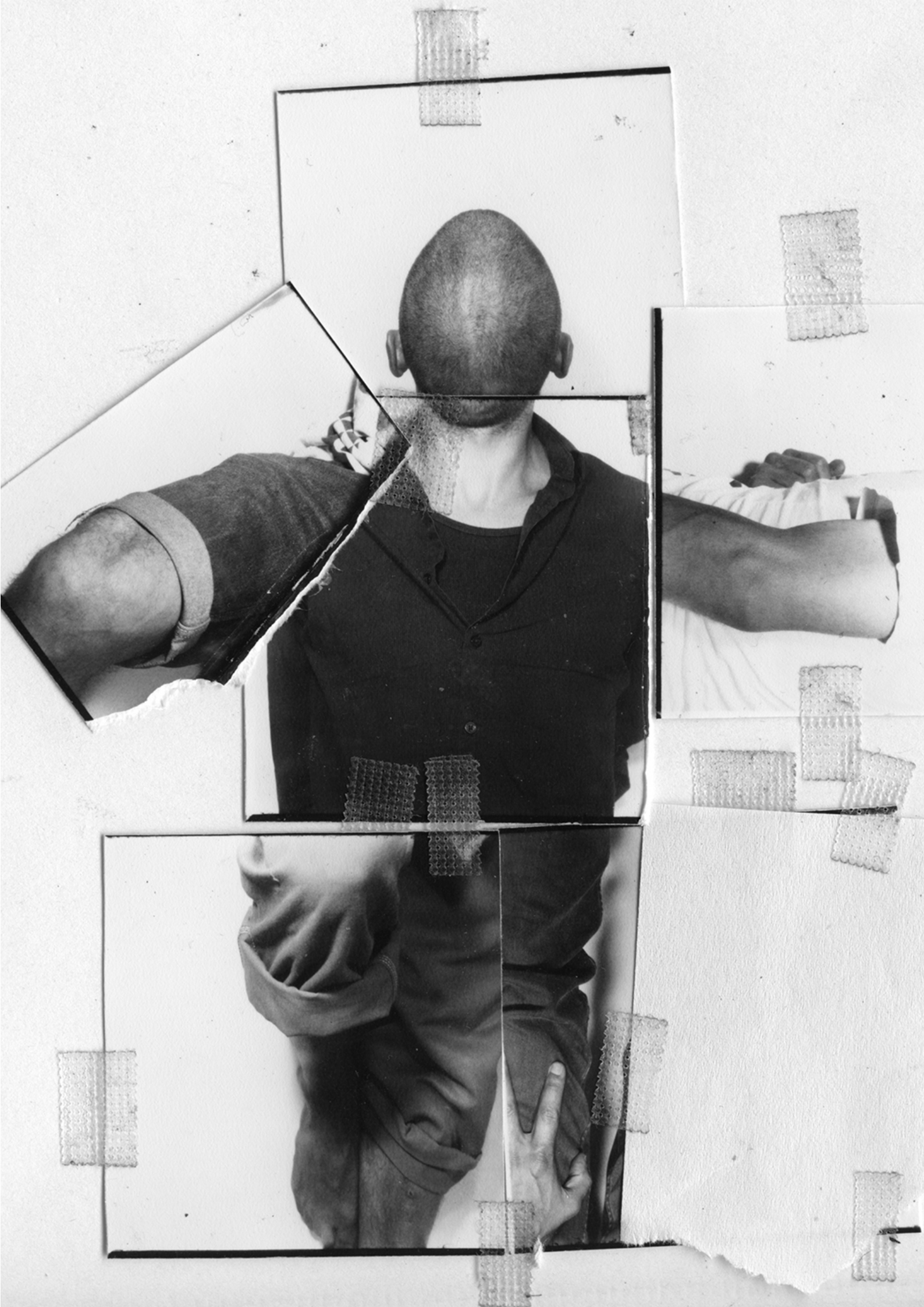
La scène musicale suisse est énorme et de qualité, dans tous les styles, est-ce qu'il y a un ou des groupes avec lesquels vous vous suivez depuis le début ? Des groupes amis avec qui vous partagez la scène encore par moments ?
Il y a clairement une scène de plusieurs groupes et musiciens Biennois dont on fait partie. Plusieurs nous ont encouragés et accompagnés depuis le début. On a joué pas mal de fois avec les Peter Kernel on apprécie leur travail.

Max, tu connais bien l'Amérique du Nord, c'est pour quand la tournée là-bas ?
Crois-moi, j'ai trop envie de te répondre mais je ne le sais pas malheureusement. Après il y aussi d'autres pays, plus proches, où on aimerait bien aller jouer. En Europe. L'ambiance change d'un pays à l'autre. Pas besoin d'aller si loin. Va à l'est, va au sud. Ce sont des mondes différents qui changent beaucoup. Particulièrement quand tu y fais du live.

Pour terminer, l'avenir de Puts Marie, c'est concerts, repos ou compositions ?
On veut continuer de créer. À fond. On en a beaucoup envie. On est curieux de voir où ça va nous amener et surtout ce que ça va donner. Personne ne sait jamais comment ça va sonner. Rien n'est jamais prévu à l'avance. On essaye de se surprendre nous même et on y arrive.

Merci à Vincent de Yotanka Records.

■ Ted
Photo : © D.R.



SUNSTARE

Eroded (Autoproduction)

«Their voices are free, free from the sun stare, free from the noise of lost souls…», ce sont ces lignes de Neurosis («The tide») qui ont donné à un combo lillois l'idée de s'appeler Sunstare, difficilement transférable en français car le soleil n'a pas l'habitude de nous fixer, le mot sonne, le mot est quelque peu mystérieux et convient bien à ces êtres qui préfèrent échapper à notre étoile pour se tapir dans l'ombre. Réunis dans ce projet commun en 2013, Peb (chanteur), Tom (bassiste), Antoine (batteur) et Vince (guitariste) appuient là où ça fait mal mais le font lentement histoire de profiter davantage des sensations… Après un premier opus, Under the eye of Utu (2015), les gars enregistrent au Lockgroove Studio (où sont passés Bison Bisou ou Ed Wood Jr) et font confiance à Magnus Lindberg (Cult of Luna) pour le mastering et nous délivrent Eroded, un album aux titres aussi longs qu'évocateurs («For we are all alone on a mass grave», «10 000 days of night»…) et au digipak remarquable.

Entre pesanteur et saturation, le doom/sludge à voix growlée/éraillée de Sunstare se pare de quelques luminosités étincelantes qui donnent du relief et un côté post HxC à certaines compositions, ce qui n'est pas pour me déplaire… Avec la première partie de «Monolith», on entre doucement mais sûrement dans le sujet, cette introduction pose des fondations en béton à une heure de musique souvent lancinante, parfois tranchante, toujours excellente car les Lillois ont beau jouer sur un registre bien particulier, ils savent se mettre en évidence et évitent les comparaisons évidentes avec des comparses plus renommés, de toute façon, quel intérêt pour un fan de faire un Neurosis bis ? Les accalmies apportent un contre-poids qui donne toute sa saveur à l'ensemble même si sur quelques-unes de ces parties, le chant (qui pourrait être plus souvent clair comme ces petites phrases à la fin de la deuxième partie de «Monolith» ou le spoken word de «For we are all alone on a mass grave») est peut-être de trop. Si le choc entre les deux aspects de leur musique, les breaks et les enchaînements offrent de bons moments d'excitations, les longueurs peuvent aussi se savourer, les riffs qui recouvrent méthodiquement et progressivement les rythmiques permettent de fermer les yeux et de se laisser emporter dans les tréfonds en toute confiance. Tant pis pour nous si une fois arrivés dans les limbes, on se fait déchiqueter la tronche. Ajoute au tableau quelques morceaux de bravoure faits d'attaques au marteau pilon (comment je kiffe «Requiem for the sky» !) et tu n'auras qu'une petite idée de l'étendue des talents de Sunstare…

■ Oli

MÖTLEY CRÜE

The dirt soundtrack (Mötley Records)

Franchement, tu es en droit de te poser la question suivante : chroniquer dans ces pages (ou dans d'autres d'ailleurs !) un album de Mötley Crüe en 2019, pourquoi (et pour qui) ? D'autant plus quand il s'agit d'un Best Of de la carrière du quatuor glam concocté pour la bande son d'un film et agrémenté de quelques inédits sans vraiment d'intérêt ? Cet article peut t'apporter quelques éléments de réponses parmi les 666 bonnes raisons de parler de Mötley Crüe, même si j'ai bien conscience qu'avant la fin de ce paragraphe, j'ai déjà perdu quelques fidèles lecteurs !

La raison principale est que malgré le split du groupe (ou plutôt la signature du fameux contrat aux termes duquel ils se sont engagés à ne plus se produire ensemble sur scène), le groupe est depuis quelques mois sous le feu des projecteurs avec la sortie de l'excellent film biopic «The dirt» sur Netflix, adapté de leur sulfureuse biographie, elle-même retraçant les frasques des quatre musiciens qui ont sniffé plus de kilos de coke que tu n'as bu de litres d'eau dans ta vie. Un film franchement réussi, et qui revient notamment sur les compositions majeures du groupe de LA dans les années 80. Et je n'ai pas été le seul à ressortir mes disques du Crüe après avoir visionné cette production (qui aurait pu mériter une sortie sur grand écran) car 100.000.000 de morceaux des Mötleyont été streamés dans la foulée du disque !! Preuve en est que le groupe a compté et compte encore (dans tous les sens du terme).

Autre raison, et non la moindre : franchement, c'est toujours un plaisir d'écouter Mötley Crüe, non ? Non ? Je m'en doutais. Mais si tu fais abstractions des préjugés tenaces (tenues, style.), il est indéniable que Mick Mars était (je parle de lui au passé, car il est peut-être mort à l'heure où j'écris ces lignes au vu des photos récentes du type), un excellent guitariste, que Nikki Sixx est un prolifique compositeur et que Tommy Lee cogne fort (sur sa batterie et ses meufs aussi, mais ça, c'est un autre débat). Ah, oui, j'ai oublié Vince Neil qui est, à défaut d'un bon chanteur, un harangueur de foule. Et franchement, des tranchants «Live wire» et «Looks that kill» aux dansants «Take me to the top» et «Girls girls girls», du remuant «Piece of your action» au maléfique «Shout at the Devil» en passant par les tubes que sont «Kickstart my heart» et «Same ol' situation (S.O.S.)», Mötley Crüe a produit de grandes chansons de rock'n'roll. Oui, de grandes chansons.

Enfin, quatre nouveaux morceaux se glissent dans cette BOF/Best Of : le surproduit «The dirt» qui fonctionne plutôt bien, le fade «Ride with the Devil» avec un refrain qui fonctionne quand même bien, le dispensable «Crash and burn» et la surprenante (et incompréhensible) reprise à la sauce Mötleyde «Like a virgin» de Madonna. C'est toujours ça de pris, n'est-ce pas ?

The dirt soundtrack est clairement un disque indispensable pour celui ou celle qui a découvert le groupe avec le film et qui souhaite en savoir plus sur la carrière du groupe qui a affolé la planète glam dans les 80. Pour les autres qui possèdent déjà les albums et/ou le best of The greatest hits, ce disque n'aura d'intérêt que pour les inédits (eux-mêmes sans vraiment d'intérêt) et aussi et surtout pour être la bande son fidèle d'un très bon film sur un groupe qui a su, avec exagération, profiter du triptyque «Sex, drugs and rock'n'roll».

■ Gui de Champi

LAURA CLAUZEL

PASSÉE PAR LE THÉÂTRE ET LA DANSE, LA CHANTEUSE ET INTERPRÊTE LAURA CLAUZEL S'EST LANCÉE IL Y A QUELQUES ANNÉES DANS UN PROJET SOLO POUR LEQUEL ELLE AFFIRME SES AMBITIONS DE COMPOSITRICE. APRÈS PARIA(H), UN EP SORTI EN 2017, LAURA A DÉLIVRÉ UN PREMIER ALBUM INTITULÉ MOAN GORGÉ DE POP, JAZZ OU ENCORE D'ELECTRO, LE TOUT GUIDÉ PAR UNE BELLE VOIX AFFIRMÉE. ON EST ALLÉ À SA DÉCOUVERTE POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR SA PERSONNALITÉ.

Bonjour Laura, peux-tu nous rappeler rapidement ton parcours dans les grandes lignes ?
Pour aller vite, je dirais que je suis férue d'histoire et de littérature. J'ai donc fait des études allant dans ce sens. Parallèlement j'ai chanté dès mes vingt ans dans tous les lieux improbables pour gagner ma vie, en menant de front les cours Florent et L'école Auvray-Nauroy. J'ai fait pas mal d'allers-retours à New York notamment pour suivre des cours de danse chez Martha Graham. Depuis je travaille à la fois comme comédienne et chanteuse : concerts ou créations théâtrales/musicales. Et je me suis lancée dans l'écriture, la composition et la production de ma musique avec un premier EP Paria(h) et un deuxième Moan.

Est-ce que Laura Clauzel est un nom d'emprunt ou ton vrai nom ?
My real name.

Quel type de femme es-tu ?
Oups... Je serais bien incapable de me définir.

En tant que musicienne, quels sont tes références ?
Elles sont nombreuses, mais en ce moment mes mantras musicaux seraient Tom Waits, Agnès Obel, Abdullah Ibrahim, Tamino et toujours Debussy

Tu as sorti Moan, ton deuxième EP, en mai dernier. Il a été financé en partie par un crowdfunding réussi haut la main. Est-ce indispensable maintenant de se financer par ce biais, selon toi ?
Le modèle économique est effectivement très difficile dans la musique. Le revenu des streams et des ventes de CD est dérisoire par rapport à l'investissement mis dans un projet. Du coup comme beaucoup d'autres artistes, j'ai dû trouver d'autres moyens de financement tel que le crowdfunding.

Comment es-tu passé d'interprète à auteure-compositrice ?
J'ai interprété pendant une dizaine d'années les mots et les mélodies des autres . Un jour je me suis dit qu'il serait temps de défendre ma propre musique et de faire ce que j'aime vraiment.

Est-ce que cet EP est un aboutissement ? Juste une suite logique au premier ?
Je dirais que c'est une continuité. Moan et Paria(h) ne font qu'un. Dans Moan, je me suis juste autorisée à aller beaucoup plus loin dans la proposition musicale et artistique, à assumer d'avantage mon univers.

Combien de personnes t'ont entourée pour la réalisation de cet album ?
Je travaille avec Olivier Bostvironnois. J'écris et je produis; nous composons et réalisons ensemble. Pour ce qui concerne les musiciens. J'ai poursuivi ma collaboration musicale avec le batteur Sonny Troupé et le contrebassiste américain Alex Blake qui ont apporté leur groove. J'ai proposé également au trompettiste Franck Nicolas d'apporter sa touche sur deux morceaux : vous pouvez entendre son coquillage sur «Cursed tree». Enfin j'ai fait appel à Florence Hennequin, Boris Cacciaguerra et Claudine Christophe pour de magnifiques cordes, et toujours la voix basse, si singulière, de Maximilien Seweryn.

Est-ce que les textes des chansons ont un lien entre chacune d'elles ? Peux-tu nous en parler ?
Ces chansons sont des tableaux qui viennent décrire un sentiment, une situation, une révolte. Je m'inspire de l'état de notre monde, de ce qui se passe dans l'actualité contre laquelle je m'insurge souvent.
«Black death» c'est la métaphore des extrêmes droites et de leur surmédiatisation. Cela parle aussi de la société spectacle avec certains plateaux TV qui ne font que du buzz. Alors je raconte qu'elle approche sournoisement et qu'elle tente de nous convaincre par de fausses promesses et une haine bien malicieusement déguisée.
«The age» un morceau qui me tient très à cœur est conçu comme un opéra-complainte sur la figure de «l'homme orchestre» : autrement dit notre génération qu'on appelle souvent «slasher» ou «ubérisée» et qui cumule les emplois, les casquettes, souvent pour survivre, jusqu'à l'épuisement.
Et donc Moan c'est le gémissement de notre monde. Il n'est pas renoncement mais il invoque une plainte révoltée.

Est-ce que tes envies en tant que musicienne, c'est plutôt la scène ou se construire une discographie solide ?
A vrai dire les deux sont indissociables. J'ai encore plein d'envies et de projets d'enregistrements. Pour ce qui concerne la scène, c'est le lieu d'expression de toutes mes passions : le chant, le jeu

et le geste chorégraphique. Donc je ne me vois pas m'arrêter tout de suite ! Il me reste beaucoup à dire .

Est-ce que ta carrière d'actrice t'as aidé dans ton parcours de musicienne ?
Je me sens avant tout comme une interprète, c'est-à-dire au service des mots et de la mélodie. Donc je pense que oui, définitivement le théâtre a eu un rôle essentiel.

Selon toi, c'est quoi le glam, la sensualité dans le domaine musical ?
J'aime le grain dans la voix. Le grain d'une Niagara, d'une Abbey Lincoln, d'une Aldous Harding, d'une Edith Piaf bien sûr, d'un Bashung, d'un Gil Scott-Heron, d'un Brel. Ce fameux grain qui te donne des frissons et qui rend la voix si singulière, si sensuelle. Et qu'importe les styles !

Quel est ton timbre de voix féminine préférée ?
Frissons avec Nina Simone, Etta James et Janis Joplin

Ton icône féminine ?
Avoir des icônes, c'est le culte de la personnalité et je dois dire que c'est assez loin de moi. Cependant, j'ai beaucoup d'admiration pour des femmes de combat. Cela pourrait être Delphine Seyrig, Marlène Dietrich, Rosa Parks, Christiane Taubira.

La journée type de Laura Clauzel, c'est quoi ?
Je n'ai aucune journée type et heureusement, cela m'angoisserait ! Elles sont toutes différentes en fonction de mes projets et de leurs étapes d'avancement .

Un petit mot sur la suite ?
Je donnerai une série de concerts à la rentrée et notamment une grosse date à Paris début octobre. Et je tourne bientôt mon prochain clip «Echo» qui sortira dans la même période. Que du bonheur ! Ce clip est réalisé par Mathieu Mullier-Griffiths et j'espère qu'il connaîtra le même destin que «Golden boy «, sélectionné par les Independent Music Awards de New York.

Comment te vois-tu dans 10 ans ?
J'ai la certitude que Donald Trump ne sera plus président des Etats-Unis. Et ça, ça soulage. Pour le reste, je me verrai bien sur des scènes internationales, ici et ailleurs.

Merci !
Merci beaucoup et bonne continuation !

Merci à Myriam Astruc et Laura.

■ Ted

Photos : © D.R.

FOGGY BOTTOM

Une histoire à l'envers (Twenty Something)

J'ai entendu parler pour la première fois de Foggy Bottom il y a quelques mois, alors que le trio existe depuis la fin des années 90. Shame on me ! Ou plutôt honte sur moi car le groupe lorrain (ici c'est Thionville, pas Paris, même si un de leur titre dit le contraire), après une rapide escapade dans la langue de Shakespeare à ses débuts, a très vite eu l'audace et l'envie d'utiliser celle de Molière. Et Johnny. Quand le label Nineteen Something fait un travail salutaire d'archivage digital et de rééditions physiques des plus beaux fleurons de la scène rock hexagonale (Les Thugs, Les Rats, Dirty Hands...), sa filiale Twenty Something, se concentre elle sur la scène actuelle et les plus ou moins jeunes talents que sont LANE, Zero Gain, Les Soucoupes Violentes et donc, Foggy Bottom.

Une histoire à l'envers, leur troisième album est sorti en janvier, faisant rapidement suite à Sur le fil, si l'on compare à Foggy Bottom LP, le premier, datant lui de 2004. Bon, jeune n'est peut-être pas le qualificatif le plus adapté au groupe mais pour ce qui est du talent, ce n'est là pas du tout usurpé. A la première écoute les morceaux nous happent, les refrains restent en tête, à la deuxième on les connaît par cœur et dès la troisième, on se surprend à siffloter inconsciemment le riff de «Je te vois encore» (ou n'importe quel autre des nombreux tubes du disque), le matin en marchant pour aller au taff. C'est rarement chose aisée de faire correctement rimer power pop, puisque c'est de cela dont il s'agit et chant en français, sans que cela ne tourne à la mauvaise variété (pléonasme), au putassier mais ici cela fonctionne à merveille. Grosse guitare bien mise en avant dans le mix, par nappes avec des accents shoegaze et des chouettes mélodies, des paroles faussement naïves pour au final des chansons ultra efficaces. En gros on a une sorte de mélange improbable entre Etienne Daho et Bob Mould ou, pour citer des références plus coutumières du W-Fenec, entre Billy The Kill et Les Thugs (encore eux). Si si, je ne dis pas «Que des conneries» (un autre des tubes du disque), embarquez donc «Dans ce train» (LE tube !) distopop et vous verrez. Oui, il y avait ce terme dans leur bio et force est de constater qu'il leur convient parfaitement. Si les programmateurs radio avaient bon goût, on retrouverait les sept titres qui composent ce disque en heavy rotation ou plutôt rotation lourde, sur les ondes mais au lieu de ça on a ... (insérez qui vous voulez) et c'est bien dommage. Tant pis pour les autres, éteignez votre radio et ruez-vous sur le bandcamp du groupe où l'on retrouve toute leur discographie.

Ah oui et pour finir, je croyais benoîtement qu'ils traînaient et tiraient leur nom d'une mauvaise blague post adolescente (bottom = fesses en argot anglais), comme on en connaît quelques-unes dans l'Est, Flying Donuts, The Rebel Assholes pour ne citer qu'eux mais non, c'est un quartier brumeux de Washington DC.

■ Guillaume Circus

HERRSCHAFT

Le festin du lion (Les Noires Productions)

Retour avec du neuf pour Herrschaft qui était passée par la case remix (Time and dust) mais n'avait rien sorti de totalement nouveau depuis 2013. Ils ont emmagasiné un sacré parquet d'énergie parce que le moins que l'on puisse dire, c'est que ça pulse !

Gros blast d'électro, chant agressif, rythmique excitante, «Technosatan» mete la machine sur de bons rails et quelques soient les directions prises par le combo par la suite, ça reste sur la même voie. Pour cette première salve, un double chant féminin très éthérée vient donner beaucoup de hauteur au morceau construit sur des bases que ne renieraient ni Ministry ni Punish Yourself, un métal indus aussi percutant qu'enlevé, la grande classe pour commencer. Une des forces de ce nouvel album est de conserver sa ligne directrice tout en donnant à d'autres la possibilité de se fondre dans la masse Herrschaft, vient ainsi copuler François Duguest (Glaciation, Diapsiquir) qui place de délicates notes de synthé sur «How real men do» pour montrer que l'amour de l'EBM peut se marier à d'autres envies. Il faut donc attendre la troisième plage pour se retrouver seuls avec le groupe qui en profite pour explorer différents sons (plutôt assez froids), différents chants (des chœurs grégoriens face à un anglais vindicatif mais clair) et varier les rythmes. Bien plus rock dans son attaque, «But I know» met en avant les guitares, le nappage et l'inévitable sample de voix que tout bon groupe métal indus se doit de placer quelque part. Au cœur de la bête, on retrouve le titre qui donne son nom à l'album, «Le festin du lion» est en français et reçoit le flow d'El Worm (Wormfood) qui démontre que notre langue n'est pas forcément une mauvaise idée. «New world order» n'est pas une cover de Ministry (dont le Psalm 69 : the way to succeed and the way to suck eggs reste pour autant une solide référence), c'est un passage assez tranquille qui permet de souffler quelque peu et de reprendre des forces avant de se désarticuler à nouveau avec «Behind this smokescreen» et un des meilleurs morceaux de la galette à savoir «The great fire» qui voit la participation d'Etienne (de Shaârghot) et nous offre un refrain entraînant pour un ensemble assez jouissif. La fête continue avec «The white russians» (et la venue de Baptiste Bertrand échappé de Zus), ode aux soirées arrosées et aux bons vivants qui n'oublie pas ceux que la vie et un connard ont fauché. Si tu n'avais pas ta doses d'électro ambiance eighties, «Hate me» arrive à point pour te rassasier, l'ultime track laisse de la place à d'autres vieux amis comme Dany Boy (ex-Triste Sire avec qui ils partagent le projet Je T'Aime) et Jessy Christ (Dead End Candies, qui a déjà participé à d'autres titres au chant, réalisé quelques remixs et joue de la basse pour eux en studio) dont les voix apportent encore d'autres atmosphères mais ne dénaturent pas la globalité de ce festin où tu peux toi aussi te régaler.

Cette année 2019 est donc déjà un bon cru pour celui qui apprécie le métal indus (Oomph! en janvier, Shaârghot en février, Rammstein en mai, Combichrist et donc Herrschaft en juin...), un style qui sait toujours combiner lointaines racines (les années 80 !) et puissance moderne.

■ Oli

VESPERINE

RÉMI OFFICIE AU MICRO CHEZ VESPERINE, IL ENDOSSE CE MÊME RÔLE DE PORTE-PAROLE QUAND IL S'AGIT DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR L'ÉVOLUTION DU GROUPE ET LA SORTIE DE SON PREMIER ALBUM PARTICULIÈREMENT RÉUSSI.

Quatre ans se sont écoulés depuis Parmi les autres, pourquoi nous avoir fait attendre ?
On a composé dur pour pouvoir fournir environ 50 minutes de musique. On voulait avoir le temps de faire les choses bien. L'album a été composé sur une période de deux ans et demi / trois ans, entre les dates un peu partout pour promouvoir notre premier E. P Parmi les autres et nos vies professionnelles et familiales respectives. De plus, une fois enregistré, nous avons attendu presque un an pour qu'Espérer sombrer sorte.

Comment s'est opéré le changement de label ?
Notre partenariat avec Send The Wood concernait uniquement Parmi les autres. Nous avons cherché autre chose, simplement, pris des renseignements sur les labels qui nous semblaient potentiellement intéressés et qui pouvaient nous aider.

Qu'est-ce qui a fait que votre choix porte sur Apathia Records ?
Nous cherchions un label qui était vraiment amoureux de l'album et qui s'implique beaucoup. On a

eu des propositions en Allemagne et en Angleterre mais Apathia Records nous a proposé le meilleur deal, tout en admettant que c'était plus simple pour nous car on pouvait se rencontrer sur place pour discuter. Nous étions d'accord sur quoi faire de cet album et c'était cool humainement aussi, ce qui aide à faire un choix.

Vous soignez les sorties physiques avec du LP et du digipak, vous connaissez la part des ventes numérique/physique ?
Pas spécialement. L'enjeu pour nous, c'est d'avoir le plus bel objet possible, qui représente au mieux notre état d'esprit et ce que l'on fait ressentir via notre musique. Les considérations des ventes numériques / physiques, c'est justement plus pour le label qui nous dirige vers telle ou telle chose selon nos envies et nos possibilités. On essaie de trouver avec lui un compromis entre un objet super premium à fort coût et un objet qui peut se vendre mais qui est classe quand même. Le vinyle est une bonne solution. Quant au digipak, ça reste aujourd'hui un passage presque obligatoire. En tout cas, nous sommes attachés à l'objet.

L'affrontement des ambiances revient jusque dans les titres des chansons, c'est une sorte d'obsession ?
Oui, l'obsession de conceptualiser. On veut tout lier, offrir un package complet quand on s'attaque à un sujet.
On veut traiter la chose le plus précisément possible et on utilise donc tous les outils, dont les titres des morceaux, pour ce faire. Notre objectif est de plonger le plus profondément possible l'auditeur dans l'univers créé.

Peut-on conseiller l'écoute de l'album à des dépressifs ?
Bien entendu. Je pense que ça devrait être même conseillé. Si l'aspect, le contexte de l'album paraissent très sombres voire obscurs, il est en fait porteur d'espoir. Tout ce qui est dit se rapporte au fait que dans les ténèbres, dans ses propres ténèbres, on peut trouver la lumière. Il suffit de les embrasser.
Le noir n'est pas forcément synonyme de désespoir. C'est notre postulat de base.

Vous avez enregistré avec Amaury Sauvé, pourquoi l'avoir choisi lui ?
Plein de raisons à cela. La première est que nous aimions ses productions et que nous avions que des échos super positifs sur son travail. Ensuite, nous cherchions à nous éloigner de notre sphère de confort, nous voulions que l'enregistrement d' Espérer sombrer soit une aventure, que ça nous bouscule, qu'on s'enferme une semaine à ne penser qu'à ça.
Amaury et son studio The Apiary remplissait parfaitement toutes nos requêtes. Après un coup de téléphone avec lui pour se décider, c'était clair : c'est avec lui que ça se ferait.

Et du même coup, pourquoi ne pas avoir retravaillé avec Fabrice Boy qui est assez proche de vous...
Pour les raisons évoquées juste avant. On voulait une parfaite immersion. Rester sur Lyon en studio ne nous intéressait pas.

D'une manière plus générale, notre volonté est de ne pas refaire les mêmes choses. Ne pas emprunter les mêmes chemins. On aime se mettre en difficulté, les défis qui vont nous obliger à nous remettre en question. Nous pensons que c'est plus que bénéfique pour notre art.

Le chant lourd est nettement plus assuré que sur l'EP, ça a été travaillé ou c'est juste l'expérience qui l'a bonifié ?
C'est un ensemble de choses : du travail, de l'expérience mais aussi un traitement en production différent.
Nous avons pris le temps de faire des choix pour la voix et sélectionner ce qui convenait le mieux au grain du chanteur.

Vous avez joué en Allemagne, comment vous avez été reçu par le public ?
Très bien. Ils sont enthousiastes, les Germains.

Vous y avez eu des remarques sur le chant en français ?
Ça représente déjà une surprise encore sur notre territoire alors hors de nos frontières, ils font les gros yeux. Mais ça fait partie du truc. Ce genre de réactions nous plaît.

On peut avoir une anecdote sur la tournée avec Sunstare et Zapruder ?
Ces fripouilles de Zapruder ont planqué un bout de fromage dans le coffre de notre van au début de la tournée. Pendant les voyages, on se demandait qui puait autant, on se regardait tous d'un air «putain, va te laver sérieux !». On est tombé en panne de van deux jours plus tard donc on a changé de véhicule en laissant le fromage dans le van pété. Un mal pour un bien au final.

On peut avoir des infos sur «L'Immensément Noir Part. II» ?
C'est en train de se monter. On va voir ce qu' on peut faire. Ce sera sûrement deux, trois week-ends de trois dates entre octobre et décembre 2019 un peu partout. Italie, Belgique, Sud de la France peut-être.

Vous faites beaucoup de kilomètres pour des concerts pas forcément «rentables», vous gardez la motivation ?
Oui, sinon on arrête tout de suite. On essaie de trouver des plans qui nous coûtent au minimum rien. Mais on sait très bien que c'est pas pour gagner de l'argent qu'on se déplace pour l'instant. On a très faim de concerts donc on se donne les moyens. C'est un investissement sur lequel on se rembourse en plaisir même si nous avons eu de bonnes surprises au final.
Votre musique est très «visuelle», à quand un clip ?
C'est en préparation justement. Ça devrait arriver fin 2019 au plus tard. Clipper 9 minutes, c'est loin d'être simple et ça coûte très cher. Donc ça prend du temps pour réunir les idées et les fonds.

Merci Rémi et les Vesperine.
Merci Aurelio et Domino Media.

■ Oli
Photos : DR

WASHINGTON DEAD CATS

Attack of the giant purple lobsters! (Devil Deluxe Music)

Oh putain, c'est le retour sur disque des Washington Dead Cats ! Et en ces temps de fortes chaleurs (car ton mag' préféré est à la pointe de l'actu, hein ?), c'est toujours rafraîchissant de s'envoyer une bonne galette des Wash' !

Sur fond d'une histoire, dixit la biographie officielle «d'invasion de homards violets géants contaminés par les eaux de Fukushima et venant sur terre pour prendre leur revanche sur l'inconsciente race humaine' (ce n'est pas pour rien que le disque s'intitule Attack of the giant purple lobsters!), le sextet parisien délivre un disque entraînant et jubilatoire, toujours axé sur des rythmes et des sonorités rocka/psychobilly du meilleur effet. Et franchement, ça fait du bien ! Car, sans entrer dans la case «groupe festif» ou bien loin des formations à l'aise avec les contretemps (entendez par là ska/reggae/rocksteady), rien n'empêche un groupe de la trempe de Washington Dead Cats de transmette la bonne humeur et qu'on se surprenne à danser sur les rythmes puissants de cet album (le douzième !) qui aura une place de choix, à coup sûr, dans la discographie du groupe. Il faut dire que depuis plus de trente ans (et quelques pauses), les Wash' en connaissent un rayon pour se mettre l'auditeur dans la poche, à grands coups de rock'n'roll endiablé, de punk déchaîné et de soupçons de fanfare et même de country. Il faut de tout pour faire un monde, et celui de WDC est assez loufoque et surréaliste pour qu'on se laisse entraîner dans leur folie. La rythmique est au poil, les cuivres sont chaleureux et captivants, et la guitare au vibrato magique et à la pédale de réverb' envoûtée est juste parfaite.

En quinze titres menés tambour battant par Mat Firehair, seul rescapé du line up originel, et ses sbires, Attack of the giant purple lobsters!) est le disque parfait avant de succomber à la prochaine explosion nucléaire, disque lui-même contaminé par des refrains entêtants (purée, ce «I'm on the road to Heaven» est juste parfait !), des rythmes entraînants («Attack of.», «Give me the fire», «Surfing over tsunamis») voire carrément dansants («I can't stop loving you»), et agrémenté de respirations loin d'être nauséabondes («Satan's grave», «I'm gonna write you a letter»). Les ombres pas si irradiées que cela de Johnny Cash, Brian Setzer (période solo) et Social Distortion s'entremêlent (ou s'entrechoquent) aux sonorités punk/psycho, ce qui n'est pas pour me déplaire !

Pour résumer, Attack of the giant purple lobsters!) est un disque puissant, fun et très plaisant, comprenant des compositions riches à la production desservant bien le style, et surtout un excellent remède contre la sinistrose ambiante d'un putain de monde qui se dégrade de jour en jour. Si, en plus, on ne peut plus prendre du bon temps avec la musique, on est foutus !

■ Gui de Champi

SEE YOU IN THE PIT #9

PASS WARRIOR
PROMO 85€
PUIS 90€

ETE 2019

MARDI 25 JUIN
TERROR
+ NOTHING FROM NO ONE
+ THE BUTCHER PROJECT

LUNDI 01 JUILLET
MUNICIPAL WASTE
+ TERROR SHARK
+ DIRTY WHEELS

JEUDI 04 JUILLET
NAPALM DEATH
+ ACOD
+ MANIAC

MARDI 09 JUILLET
COMBICHRIST
+ TERROLOKAUST
+ LECKS INC

SAMEDI 13 JUILLET
GETSOME!
+ PARJURE
+ HAPPYFIST

JEUDI 25 JUILLET
CKY
+ DARJEELING OPIUM
+ MERCREDI

SAMEDI 03 AOUT
MOSCOW DEATH BRIGADE
+ SIBERIAN MEAT GRINDER
+ FIRE AT WILL

MERCREDI 14 AOUT
SKELETAL REMAINS
+ BLACK MARCH
+ HANGER ABORTION

DIMANCHE 18 AOUT
IRON REAGAN
+ BLACK MOUNTAIN BASTARDS
+ GET REAL

JEUDI 22 AOUT
WALLS OF JERICHO
+ STINKY
+ INDUST

SECRET PLACE

WWW.TOUTAFOND.COM

25 RUE ST EXUPÉRY - 34430 SAINT JEAN DE VEDAS - 09 50 23 37 81

BILLETS DISPONIBLE DANS VOS POINTS DE VENTES HABITUELS (CARREFOUR, FNAC, CAISNO, AUCHAN, LECLERC,...)

ALESKA

CE N'EST PAS SEULEMENT LE GUITARISTE D'ALESKA À QUI ON POSE DES QUESTIONS DANS CE NUMÉRO MAIS AUSSI À CELUI QUI A ENREGISTRÉ LE NOUVEL ALBUM DES LORRAINS. RETOUR DONC SUR CE BEAU BOULOT SIGNÉ NICOLAS «KINDER» BUONO AVEC LUI-MÊME.

D'où vient le nom Aleska ?
Il faut qu'on avoue que ça a été une grande aventure de trouver un nom pour le groupe ! En écoutant de la musique depuis un ordinateur à cette époque, on parcourait les dossiers et on est tombé sur le Self titled de June Paik, un groupe de screamo allemand, paru en 2006. «Alesk» est le titre de la deuxième piste de cet album et on s'est dit au même moment que ça sonnerait très bien pour le nom du groupe.

Vous avez travaillé la production en interne, c'était important de pouvoir maîtriser cet aspect-là de l'enregistrement ?
Le but avec cet album était de proposer quelque chose de plus abouti au niveau de la production que le précédent. Nous avions eu plusieurs fois des remarques quant à la qualité de production du premier album et on voulait absolument avancer sur cet aspect. Le problème pour tous les groupes est le même : une bonne production ça coûte de l'argent et il faut avoir les capacités d'investir financièrement sur le projet. On s'est alors dit qu'on allait faire le maximum de choses par nous-mêmes pour pouvoir travailler dessus jusqu'à ce que l'on obtienne exactement ce que l'on avait en tête, et c'est ce qu'on a fait. Je pense que ça a été très important pour tout le monde de pouvoir prendre le

temps d'enregistrer et de tenter plusieurs choses sans avoir à se soucier du temps que ça prenait.

Qu'est-ce qui a fait le plus de différences avec l'album précédent qui n'avait pas une production aussi propre ?
Comme je l'ai dit précédemment, ce qui a fait une grosse différente est le fait que nous n'avions pas à nous soucier du temps que nous mettions à travailler sur certaines choses, que ce soit pour l'enregistrement ou le mixage. Le premier album avait été enregistré en 4 jours sans pouvoir vraiment peaufiner le son ou travailler sur les arrangements. Le fait de ne pas subir cette pression du temps qui passe comme dans un studio, ça aide énormément à être détendu pour faire des prises et ça laisse surtout le champ libre de pouvoir tester tout ce qui nous passe par la tête.

Vous arrivez à écrire des titres rock et d'autres métal, des plages très longues et d'autres plutôt courtes, ces mélanges sont réfléchis ou simplement le résultat de vos séances de compositions ?
C'est 90% du temps le résultat de séances de compositions car on trouve la plupart de nos plans en faisant des bœufs pendant nos répètes. On aime varier les types de compositions, donc si on se retrouve avec plusieurs compos trop similaires, ça peut arriver qu'on se limite un peu plus dans le travail des suivantes. Mais ça reste assez rare tout de même et en général, on n'a pas vraiment à réfléchir à tout ça. On essaye au maximum de développer ce qui sort sur le moment et le mélange de nos influences fait le reste je pense.

Les titres de l'album racontent une histoire, là encore, l'agencement suit un canevas pré-écrit ou le hasard fait bien les choses ?
Les textes et le chant sont la dernière chose que nous travaillons sur une composition. Les thèmes peuvent être variés et on ne va pas forcément chercher un lien entre les différents titres. L'agencement des titres sur nos albums est avant tout décidé en fonction de la musique et non pas des textes. Donc je dirais que le hasard fait parfois bien

les choses !

L'opposition Construire / détruire est un thème récurrent dans le post hardcore, ce n'est pas un peu trop bateau ?
C'est vrai que ça revient souvent, mais c'est probablement parce qu'on n'en a encore pas fait le tour. Nous voulons avant tout que ceux qui lisent nos textes puissent se les approprier et les interpréter en fonction de leur vécu et de leur vie. Je pense que beaucoup de groupes ont le même objectif et que c'est un thème qui se prête particulièrement bien à ce genre d'exercice.

«Quand la lumière disparaît» est un très bon titre, pourquoi ne l'avoir mis qu'en bonus sur certaines éditions ?
Au moment de décider l'agencement des titres, il a fallu faire avec les limitations imposées par le pressage vinyle au niveau du temps disponible par face. On a testé plusieurs agencements et dès que l'on essayait d'intégrer ce titre, on trouvait qu'il avait difficilement sa place au milieu des autres. Comme il fallait écarter une compo de la version vinyle, c'est pour cette raison qu'on a choisi d'en faire un bonus qui ne serait disponible que sur une

version CD limitée vendue en pack avec le vinyle.

Vous éditez un superbe vinyle, vous êtes collectionneur ?
Déjà, merci pour le qualificatif de «superbe» ! Je ne peux pas dire que l'un d'entre nous soit particulièrement collectionneur. On écoute tous la plupart du temps notre musique en numérique et personnellement, j'achète principalement des versions CD la plupart du temps. Ça ne nous empêche tout de même pas de nous offrir quelques vinyles de temps en temps. On voulait vraiment sortir une version vinyle et on en avait souvent la demande donc les choses sont arrivées naturellement.

Vous sortez aussi une split K7 avec Yarostan, comment s'est monté ce projet ?
Au moment où nous étions prêts à faire presser l'album, nous avons décidé de contacter des labels et de mener en parallèle une campagne de financement participatif qui ferait office de précommande. Pas la campagne où on demande 50 aux participants pour juste citer leur nom sur une page Facebook comme on le voit malheureusement très souvent. Mais une campagne qui expliquait clairement que les gens pouvaient pré-comman-

der l'album et les T-Shirts pour nous permettre de réunir les fonds nécessaires à toute la production. Je tenais quand même à le préciser. Après avoir contacté un grand nombre de labels, le seul avec qui nous avons pu mettre quelque chose en place est Zegema Beach Records d'Amérique du Nord. N'ayant pas de gros moyens pour nous aider au pressage des vinyles, il nous a proposé de nous produire une split K7 avec le groupe Yarostan qui sortait également un LP. On a été enchantés par l'idée et on a accepté immédiatement. On remercie au passage Dave qui gère ZBR pour son soutien et sa gentillesse !

Vous êtes familiers des splits, si vous pouviez choisir avec qui partager le prochain, ce serait qui ?
Je pense que pour rêver on répondrait tous sans hésitation Envy ! Mais ça restera un rêve !

Côté concerts, ça joue surtout par chez vous, quelqu'un s'occupe de vous trouver des dates ailleurs en France ?
Non, nous n'avons personne qui s'occupe de ça pour nous. On cherche nos concerts de nous-mêmes et on essaye d'organiser le plus de choses possibles. Mais c'est très souvent beaucoup d'efforts et de temps et on ne peut pas tout faire en même temps. Il faut aussi faire avec le fait qu'il y a de moins en moins d'endroits pour jouer et que ce style de musique n'enchante pas vraiment les organisateurs car ça n'attire pas particulièrement les foules !

La scène post-hardcore française est très riche, c'est un avantage ou un handicap ?
Le post-hardcore est aussi un style très riche avec beaucoup de mélanges. Plus on avance dans le temps, plus il devient difficile de coller des étiquettes sur les groupes qui sont souvent de gros mélanges de plein de genres. Je pense que ce sera toujours un avantage qu'il y ait plein de groupes pour faire vivre la scène. Je trouve ça plutôt rassurant de voir qu'il y a toujours plein de groupes qui se forment alors qu'il est très difficile d'organiser des concerts, de trouver des lieux pour jouer et de faire déplacer le public. Ça montre que l'envie est plus forte que tout et que les groupes ne se laissent pas décourager par le climat actuel sur cette scène en France !

Et la proximité avec l'Allemagne n'offre pas des facilités pour aller jouer hors de nos frontières ?
On compte justement sur la sortie de ce nouvel album pour nous faire connaître un peu plus en dehors des frontières et pouvoir voyager un peu quand l'occasion se présentera. L'Allemagne revient effectivement très souvent quand on parle de scène qui bouge, alors c'est un objectif pour nous !

C'est quoi le planning de l'été ?
Pour le moment, nous avons une date avec State Faults et Shirokuma qui nous font l'immense honneur de partager l'affiche avec eux le mardi 16 juillet à Metz. On est très fiers de pouvoir rencontrer ces deux groupes hallucinants qui sont des pointures dans le genre il faut dire. On attend également de nombreuses chroniques et reviews avec impatience pour savoir comment est accueilli ce nouvel album. Pour le reste, on devrait rapidement se remettre à composer pour préparer la suite tout en continuant à chercher des dates et à développer des contacts.

Merci Aleska, merci Aurelio @ Domino Media

Oli
Photos : DR

ALESKA

Construire ou détruire (Autoproduction)

Les bons groupes post-hardcore ne manquent pas, même en France, on a quelques jolis specimen, on connaissait Aleska tant pour sa qualité d'écriture que pour le soin accordé à ses artworks (Alexandre Goulet remet ça ici et c'est toujours méga classe, ce ne sont pas All Out War, DopeThrone ou Thy Art Is Murder qui diront le contraire), on était juste sur la réserve au moment de les encenser faute d'une production irréprochable. Le groupe ne manquait pourtant pas d'expérience mais voilà, il leur fallait encore passer un palier pour hurler avec les loups de sa meute (Vesperine avec qui ils partagent le goût du français mais aussi Tang, Sick Sad World, Aussitôt Mort, Ssanahtes...). La mâchoire est désormais assez puissante et on peut distinguer chacune des dents acérées de l'animal. Il me faut donc commencer par féliciter Nico, guitariste et chanteur, qui a passé de nombreuses heures à capter soigneusement toute l'énergie et la précision du groupe avant d'envoyer les bandes chez maître Lindberg (Cult of Luna et tout ce qui se fait bien dans le genre) pour un mastering aux petits oignons et un résultat final éclatant.

L'opposition entre deux mondes est un thème récurrent mais pas encore usé, le calme face à la tempête, l'obscurité contre la clarté, la destruction ou la construction, comme toujours on a besoin des deux et la boucle est infinie : «Construire», «Détruire», «Un éternel recommencement». C'est encore plus vrai dans le post-HxC ou les moments de pure beauté côtoient les déflagrations les plus violentes. Aleska joue avec ses architectures, édifie des structures, s'arrange pour tout démolir afin de mieux pouvoir bâtir de nouveau quelque chose qu'il sera bon de ruiner. Et tout cela sans perdre de temps ! Les Messins savent exécuter leurs plans (et leurs auditeurs) en quelques minutes, réussissant à concentrer leurs idées sans laisser de temps morts, ainsi le très beau mais percutant «Un éternel recommencement» ne dépasse pas les trois minutes mais n'est certainement pas à considérer comme une simple transition placée entre trois plages qui, elles, dépassent les 7 minutes. De plus longues expériences sonores qui mettent en avant de bons choix de distorsions (les sons plus clairs s'accordent superbement avec la basse) et permettent une immersion totale dans le monde d'Aleska. Avec une mention spéciale pour «Détruire» qui n'est ni plus ni moins qu'un petit chef-d'œuvre post rock qui s'intègre particulièrement bien dans un ensemble très métal.

Et si tu hésites quant au format pour écouter cet album, prends au moins l'un de ceux qui proposent «Quand la lumière disparaît» en bonus, le morceau vaut le détour car il synthétise toutes les qualités du combo en 200 secondes.

■ Oli

THE HOLY FLIGHT

The holy flight (Urgence Disk Records)

Comment dissocier la perception qu'on a de la musique de sa vie personnelle ? Pour moi, c'est impossible, les sensations procurées sont bien trop fortes pour ne pas les lier à ma réalité. Qui n'a pas été marqué(e) par tel ou tel morceau ou album parce qu'il correspond à un moment précis de son existence ? Comment ne pas ressentir les créations en fonction de son vécu et de son état d'esprit au moment de les écouter ? Qui n'a pas redécouvert un album sous un autre jour parce que sa vie avait changé entre temps ? Il en va de même pour les auteurs, leur inspiration vient d'abord d'eux-mêmes, certains ont la rage, certains sont mélancoliques, d'autres ont juste envie de faire la fête.

Il y a presque 20 ans, je recevais un EP 3 titres dans un beau digipak, celui de ?tone, je découvrais un groupe métal-indus oppressant et je débutais un échange épistolaire (et pas uniquement numérique) avec son guitariste, Greg. C'est lui qui livrait quelques années plus tard La science des fous, œuvre plus personnelle marquée par l'angoisse, le stress, l'inconnu, des démons invisibles. Pour échapper à ceux qui l'envahissaient, la musique ne suffisant plus, Greg a quitté Genève, tenté l'aventure en Allemagne (Hailstones) puis il a tout lâché pour la montagne, son air frais comme seule came au bord des sentiers, il a littéralement disparu puis s'est reconstruit et est revenu. Et j'ai de nouveau reçu un album et un petit mot, un vrai, pas un simple mail. ?tone retravaille dans une autre direction, un autre combo est né (Super-Stoner) mais la première de ses productions s'intitule The Holy Flight. Un projet d'abord solo, les machines et les distos ont volontairement été mises de côté pour revenir d'abord à la guitare. Pas à l'aise avec sa voix, c'est Jipi qui s'occupe des voix pour ce qui devient un duo. Un peu de sonorités synthétiques traînent pour enrober le tout (un peu de rythmique, quelques arrangements) et on se plonge dans un album de blues rock qui allie racines folk et électro.

The holy flight nous emmène sur onze plages (pas celles du bord du lac Léman où allumer un feu de camp est interdit !) où la guitare et la voix se partagent la vedette sans pour autant mettre de côté le rythme. Le départ est un peu rugueux («The bartender» avec sa dynamique très rock et son habillage un peu froid puis «The lizard» avec une voix égosillée et un solo mordant) puis la tonalité s'adoucit emmenant le duo vers un son plus proche de celui de Denver (l'influence de David Eugene Edwards se ressent sur «Mr. Double» ou «Appolonia») avec un petit détour par Seattle (on trouve cette rage délicate que Nirvana pouvait faire vivre sur son unplugged à l'écoute de «Life has been taken»). L'album amalgame toutes ces influences et propose une musique hybride, marquée par un son actuel (les boucles) et pure (cette guitare !) qui fait honneur aux origines du rock (blues et folk). Une musique non conventionnelle mais vivante, vibrante, qui a des sentiments, à l'image de son auteur et dans laquelle chaque auditeur se retrouvera forcément un peu.

■ Oli

THE WILDHEARTS

Renaissance men (Graphite Records)

Pincez-moi, je suis en train de rêver ! Mazette, dix ans après Chutzpah!, dernier effort studio des champions de Birmingham, après quelques reformations ponctuelles et éphémères (avec à la clef des albums live) et au milieu d'une carrière solo prolifique de son leader Ginger, les Wildhearts sont de retour pour un nouvel album studio. Oui, tu as bien lu, UN NOUVEL ALBUM STUDIO !!! La planète Rock est en émoi, les fans retiennent leur souffle et c'est avec excitation que j'ai enfourné la galette dans ma platine (non, pour dire vrai, dès sa sortie sur les plateformes numériques, le disque tournait sans discontinuer).

Même si l'album blanc éponyme est indiscutablement la pièce maîtresse de leur discographie et que je suis secrètement amoureux de The Wildhearts must be destroyed et The Earth vs The Wildhearts, j'en suis à penser que Renaissance men fait partie du top trois des albums du quatuor anglais (qui voit le retour aux affaires de Danny Mc Cormack, bassiste historique de la formation). Et pourtant, la première écoute ne m'avait pas pleinement convaincu, avec le sentiment d'un début poussif et peu reluisant, à l'image de «Dislocated», premier single un peu fourre-tout où tous les artifices du groupe sont condensés en un peu moins de six minutes et où les mélodies vocales sont un peu trop faciles. Et oui, c'est ça quand on habitue son auditoire à l'excellence ! Il m'a également fallu quelques écoutes de «Let 'em go» (avec Frank Turner en invité vocal), s'avérant un tube en puissance avec ses mélodies à l'anglaise (entendez là parfaites), et du très pop synthétique «The renaissance men» pour les apprécier à juste titre. Puis la machine s'est emballée.

Car quasiment à mi-parcours, et alors que je commençais à me poser des questions sur l'intérêt d'un retour discographique des Cœurs Sauvages, «Fine art of deception» et «Diagnosis» ont fait chavirer mon cœur de rocker. Des guitares sublimes, des mélodies à en pleurer, des refrains à hurler, un basse-batterie imparable et ces lignes de voix qui font la différence. «My kinda movie» enfonce le clou avec une précision millimétrée et ses guitares intransigeantes, et «Little flower» m'a complètement anéanti au bout de douze secondes de riff (tu peux vérifier, cet alexandrin temporel se suffit à lui-même). Et le peu de souffle qui me restait a été annihilé par les trois bombes concluant ce disque d'une excellente qualité.

Tu l'auras compris, même si j'ai eu du mal à rentrer dans ce disque (la faute peut-être à un son que je trouve très compressé, ou à cette pochette horrible), tous les ingrédients qui ont fait et qui font la force et la puissance des Wildhearts sont loin d'avoir atteint la date de péremption : le génie Ginger et ses acolytes ont encore de beaux restes et n'ont rien perdu de leur superbe quand il s'agit de produire un disque de rock teinté de punk et de pop, les gaillards. Et si tu en doute, tu pourras toujours me rejoindre au premier rang de leur prochain concert parisien en octobre prochain.

■ Gui de Champi

NI

3 ANS APRÈS UN PREMIER ALBUM RENVERSANT, ET UNE AVENTURE AVEC LA FORMATION PINIOL, LES NI SONT EN PLEINE ACTU AVEC LEUR DEUXIÈME BÉBÉ, PANTOPHOBIE, TERME SIGNIFIANT «LA PEUR DE TOUT». ON ESPÈRE QUE TU N'AURAS PAS LA CRAINTE DE LIRE CETTE INTERVIEW TRÈS TRÈS INTÉRESSANTE.

Ça fait quoi de se retrouver à 4 après avoir vécu l'aventure PinioL à 7 ? Ils ne vous manquent pas trop les PoiL ?
Anton : On est très heureux ! Ça devenait insupportable, en plus leur hygiène est tout de même douteuse. Surtout le nouveau batteur de PinioL Jean Joli.

Je me demandais si cette expérience à 7 a eu une grande influence sur la composition de Pantophobie...
A : Pas vraiment à mon sens. Il est très différent d'écrire pour 2 batteries et deux basses. Les contraintes sont assez différentes même si la patte de chaque groupe y est identifiable effectivement.

Pour nous situer, Pantophobie a-t-il été écrit/composé avant ou après Bran coucou de PinioL ?
A : Certains titres traînaient dans les ordinateurs ou dans les têtes depuis longtemps, certains ont été achevés juste avant le studio. D'autres ont été peaufinés durant l'écriture de PinioL...

Vous avez toutes les phobies évoquées par les titres de votre album ?
A : Et plus encore. Celle des poulets touche en vérité à peu près tout le monde sur cette planète, non ?

Est-ce que vous avez la phobie de la feuille blanche ou plutôt de la partition blanche comme vous êtes majoritairement instrumental ?
A : Une partition s'écrit généralement sur une page de papier blanc.

J'ai l'impression que Ni devient de plus en plus métal dans l'esprit, ça doit être certains gros riffs et les gueulantes. D'accord ou pas ?
A : Cet album est en effet plus lourd, plus sombre et les chants sont plus présents. Ce n'est pas une fatalité concernant la suite du projet, mais le «métal» à toujours fait partie de nos influences.
Nico : Effectivement, le côté plus lourd, et aussi le fait d'avoir des structures un peu plus «directes» qu'avant sur ce disque, ramène peut être un petit côté metal. Mais, ce n'est pas vraiment réfléchi ou voulu, c'est juste le chemin qu'on prend naturellement. Il y a plusieurs nouvelles facettes avec ce disque.

Est-ce que vous avez changé d'équipe pour la production et la réalisation de ce nouvel album ? J'ai l'impression que le spectre sonore a plus de profondeur, c'est moins «cru» qu'avant.
A : Nous avons travaillé pour l'enregistrement avec Hervé Faivre, qui officie entre autre auprès de Igorrr. Une rencontre vraiment cool, un studio super, un travail méticuleux ! Ensuite concernant le mix, c'est notre ami R3my boy qui a notamment travaillé sur l'album de ''Piniol et qui a de nombreuses prods à son palmarès, par exemple le DVD live de Gojira .
Enfin pour le mastering, c'est comme toujours notre ami Romain Raffini de 2r Audio qui fourni toujours un travail très respectueux du mix et précis. Nous sommes tous d'accord pour dire en tout cas que cette équipe est la bonne !
N : Je pense que ce résultat est un peu un «mix» des prods qu'on avait essayé de faire dans le passé avec notre premier album et les 2 EPs : plus live, plus produit, plus lourd. On a essayé de tout mélanger sur ce disque.

Le clip d'»Heliophobie» est sorti en janvier, plus de 17 000 vues sur YouTube actuellement. C'est énorme pour un groupe relativement peu connu ? Quelle importance donnez-vous aux clips en général ? Il ne me semble pas que vous en aviez fait avant, si ?
A : Nous avons toujours souhaité faire des clips, car nous pensons notre musique se prête particulièrement bien à l'interprétation visuelle ou cinématographique. Et nous sommes toujours enthousiastes à l'idée de collaborer avec des artistes plasticiens pour les pochettes d'album ou vidéastes. En effet c'est la première fois que nous pouvons produire des clips qui arrivent au bon moment et nous pensons d'ailleurs à en faire au moins un de plus pour Pantophobie. Mais nous avions précédemment fait un clip pour le titre «Marquage culotte» sur l'album Ni II qui est une collaboration avec Paul Chabot de Compote film et le peintre Toma L qui sont de bons amis.

Ce n'est pas tout, plus récemment, c'est un clip animé qui a fait l'actu chez Ni, celui d'»Alektorophobie». Dur et Doux a allongé la maille ? Il est assez classe, pouvez-vous m'en dire deux mots ?
A : Ce clip a une très longue histoire, puisqu'à la base, c'était un travail commencé pour un morceau des insurgés de Romilly. C'est une collaboration avec le peintre collagiste Jacques Deal et notre ami Paul Chabot de Compote film. Le montage prenant une éternité et notre budget étant éternellement serré, nous avons progressivement décidé d'en faire un clip pour l'album suivant... et sur un morceau court.

Toujours au rayon image, j'ajouterais que cette pochette est magnifique. C'était déjà le cas avec la précédente d'ailleurs, à qui appartient cette réalisation démoniaque ?
A : Il s'agit là du travail de l'excellent Davor Vrankic qui nous a fait l'honneur de nous donner l'autorisation de construire une pochette en utilisant son travail fascinant.

C'est quoi un album réussi selon Ni ?
A : Un album réussi pour moi, c'est un album que je pourrais ré-écouter avec plaisir et fierté tout long de ma vie.

Vous vous sentiriez à votre aise dans des gros festivals métal comme le Hellfest ou le Download par exemple ?
A : Bien sûr, ce serait une super expérience pour nous et notre musique sonne encore mieux en plein air quand les gens sont bourrés.
N : Je pense que oui, une partie du public serait apte à recevoir ça. Mais ce n'est pas évident de faire sa place et de se retrouver au bon moment au bon endroit avec les bonnes personnes pour se retrouver programmer sur de fests aussi gros. Le groupe a 10 ans, Anthony, François et moi même nous jouons ensemble depuis plus de 20 ans, et nous avons vu beaucoup de groupes commencer après nous, et se retrouver bien plus haut que nous sur l'affiche maintenant. Pour autant, on continue notre chemin, on avance sans concessions. Le temps payera peut-être. Et puis sinon, on mourra fier de ce qu'on aura accompli, avec certainement un sentiment d'injustice et/ou de jalousie. (rires)

En regardant un peu dans le rétroviseur, est-ce que vous êtes pleinement satisfait de l'évolution de Ni ? Qu'est-ce qu'il manquerait éventuellement encore à ce groupe pour qu'il soit comme vous l'avez espéré ?
A : Pour moi Ni représente notre amitié à tous les quatre avant tout. Le projet évolue en même temps que nous vieillissons et nous essayons toujours d'être sincères et pointillistes pour retranscrire au mieux ce que nous ressentons et ce que nous partageons ensemble. C'est un exutoire total, il est hors de question de s'en passer ou de laisser le projet se fatiguer. J'espère que Ni a encore de longues années devant lui pour faire le rock.
N : Personnellement oui, je suis satisfait de ce qu'est devenu Ni aujourd'hui, même si on en veut toujours un peu plus que ce nous avons actuellement... Je suis partagé entre d'un côté le sentiment de vivre de rêve : enregistrer des disques, faire de la tournée avec mon groupe d'ado, gagner un peu d'argent avec, et d'un autre côté un énorme sentiment d'injustice quand je vois tous les sacrifices, le travail réalisé, et qu'en face de nous nous avons des professionnels de la musique frileux, où avoir des likes, des vues, et être dans les petits papiers est plus important que la musique et la démarche de notre groupe. Je n'ai aucun problème à essayer d'accepter et comprendre le système de l'industrie musicale en France d'aujourd'hui, mais plus le temps passe plus j'ai l'impression qu'il est incompatible avec notre démarche malheureusement, notre style de musique, et ce n'est pas faute d'essayer, de contacter, ou de tendre des perches.

Merci à Judith et Clément du label Dur et Doux

Ted
Photos : © Jean-Christophe Mazué

VEN. 11
SAM. 12
OCTOBRE

LA JIMI

2019

LE RDV ANNUEL DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

VAUDOU GAME | CANNIBALE | ROCÉ

BIRDS IN ROW | LANE | ATK

MAHOM | ANTON SERRA & OSTER LAPWASS

TETRA HYDRO K | KRISTEL | BISOU

JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG/0145150707

IVRY-SUR-SEINE, M°: MAIRIE D'IVRY

LE HANGAR · ESPACE ROBESPIERRE · LE TREMPLIN · THÉÂTRE ANTOINE VITEZ

CONCERTS 10€

PUP

Morbid stuff (Rise Records)

La vie est quand même pas trop mal faite. Quand, en octobre dernier, je suis allé voir un concert de Frank Turner & The Sleeping Souls, le groupe était notamment accompagné du quatuor canadien Pup, qui a ouvert sur la tournée européenne. Le concert était énergique, et passé les premiers morceaux de mise en bouche, j'en suis ressorti avec une bonne impression. Quelques mois ont passé et au détour des dernières sorties annoncées par mon diffuseur streaming, je lance sans rien en attendre Morbid stuff, troisième album des gars de Toronto. Plusieurs dizaines d'écoutes plus tard, je ne me suis toujours pas remis de la claque magistrale que j'ai prise dans la tronche !

Car assurément, et mon ami Oli peut d'ores et déjà en prendre note pour notre bilan de fin d'année, Morbid stuff est pour moi LE disque de l'année (ok, avec la dernière production des Wildhearts et le prochain Not Scientists que je n'ai pas encore écouté, mais c'est un autre débat dont je vous dispense bien volontiers). Car Morbid stuff est assurément tout ce que j'affectionne et dans la musique, cette musique qui me fait vibrer, chanter, danser et plus si affinités. Une musique entraînante, résolument rock aux relents punks saupoudrée de noise et de hardcore, juste ce qu'il faut pour faire pencher la balance et passer d'un disque réussi à un album indispensable d'une collection qui se respecte. Comment, en effet, ne pas succomber à la pop délicieuse de «Morbid stuff» ? Comment ne pas crier au génie une fois le mélodique et puissant, le somptueux «Kids» lancé à toute allure ? Et pourquoi résister au brûlot «Free at last», aux hypnotiques «See you at your funeral» et «City» et au chaotique et véritable rouleau compresseur «Full blown meltdown» ? Pup est à l'aise dans tous les styles, que ce soit le rock, la pop, le punk et le hardcore. Avec pour dénominateurs communs des voix atypiques (à la limite de l'agacement), des guitares scintillantes et un basse/batterie monstrueusement en place. Et aussi un style déjà bien à lui, tellement riche et abouti qu'il ferait passer les morceaux plus classiques (et d'une qualité certaine) en second plan («Scorpions hills»). C'est dire !

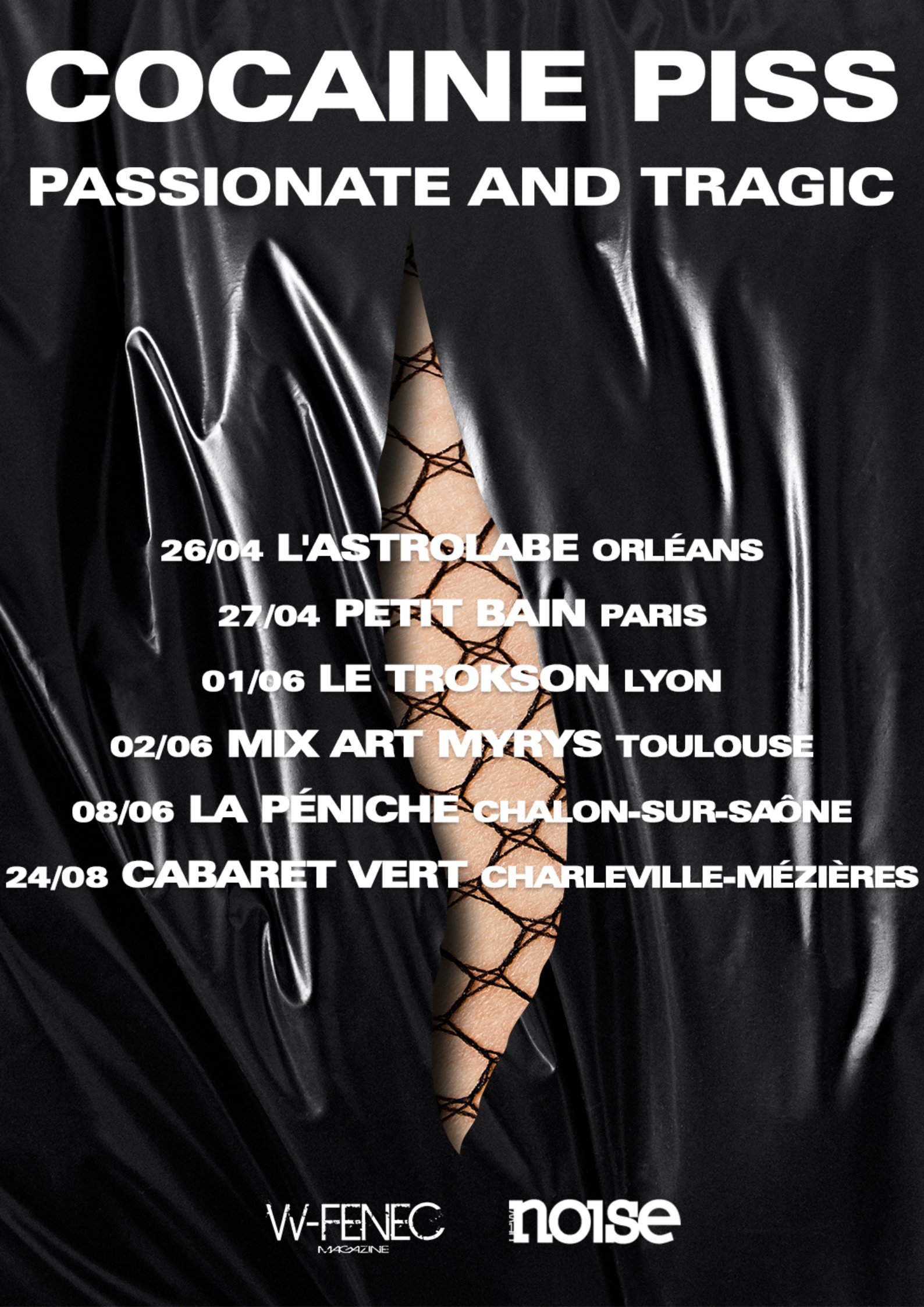
La qualité de ce disque est déconcertante, tant le groupe fait preuve d'une maîtrise totale de la situation et propose des compos quasi parfaites (ils sont Canadiens et pas Anglais, ne l'oublions pas, et cette mauvaise blague est bien la preuve que je ne trouve à ce disque aucun défaut). À noter que les textes ne sont pas des plus réjouissants, le frontman Stefan Babcock combattant encore les démons de la dépression, ce qui contraste avec l'entrain et l'énergie positive de l'orchestration.

Ne connaissant pas les deux premiers albums, il m'est donc difficile de mesurer l'évolution du groupe, mais ce qui est certain, c'est que je ne suis pas près de lâcher ce disque qui a de beaux jours devant lui dans mon top cinquante de tous les disques du monde. C'est peu dire !

■ Gui de Champi

COCAINE PISS

PASSIONATE AND TRAGIC



26/04 L'ASTROLABE ORLÉANS

27/04 PETIT BAIN PARIS

01/06 LE TROKSON LYON

02/06 MIX ART MYRYS TOULOUSE

08/06 LA PÉNICHE CHALON-SUR-SAÔNE

24/08 CABARET VERT CHARLEVILLE-MÉZIÈRES

W-FENEC MAGAZINE

noise

F. DE LANCELOT

LES MUSICIENS QUI SE LANCENT DANS L'ÉCRITURE DE ROMANS NE SONT PAS LÉGIONS, CEUX QUI FONT ÉDITER LEURS TRAVAUX LE SONT ENCORE MOINS, ON N'ESSAYE DONC DE NE PAS RATER UNE OCCASION DE S'ENTRETENIR AVEC EUX. LÀ, ON DONNE LA PAROLE À F. DE LANCELOT, BATTEUR, CHANTEUR, COMPOSITEUR MAIS AUSSI «AUTEUR DE ROMAN» ET PASSIONNANT.

Ce n'est pas ton premier roman, pourquoi avoir choisi ce thème pour celui-ci ?
Quand au fil d'une discussion on me demande quels sont mes centres d'intérêt, je réponds laconiquement «la littérature et la musique», sous-entendant intérieurement «le metal et l'écriture». Pourtant, réunir les deux dans un roman n'a pas été une démarche si logique que ça. J'ai commencé avec mon groupe de black metal Stellarvore par mettre en musique mes textes, travaillant sur cet album peu après la sortie de mon premier livre. Une fois tout cela terminé, j'ai été pris de ce grand vide que connaissent les artistes après avoir achevé une œuvre de longue haleine.

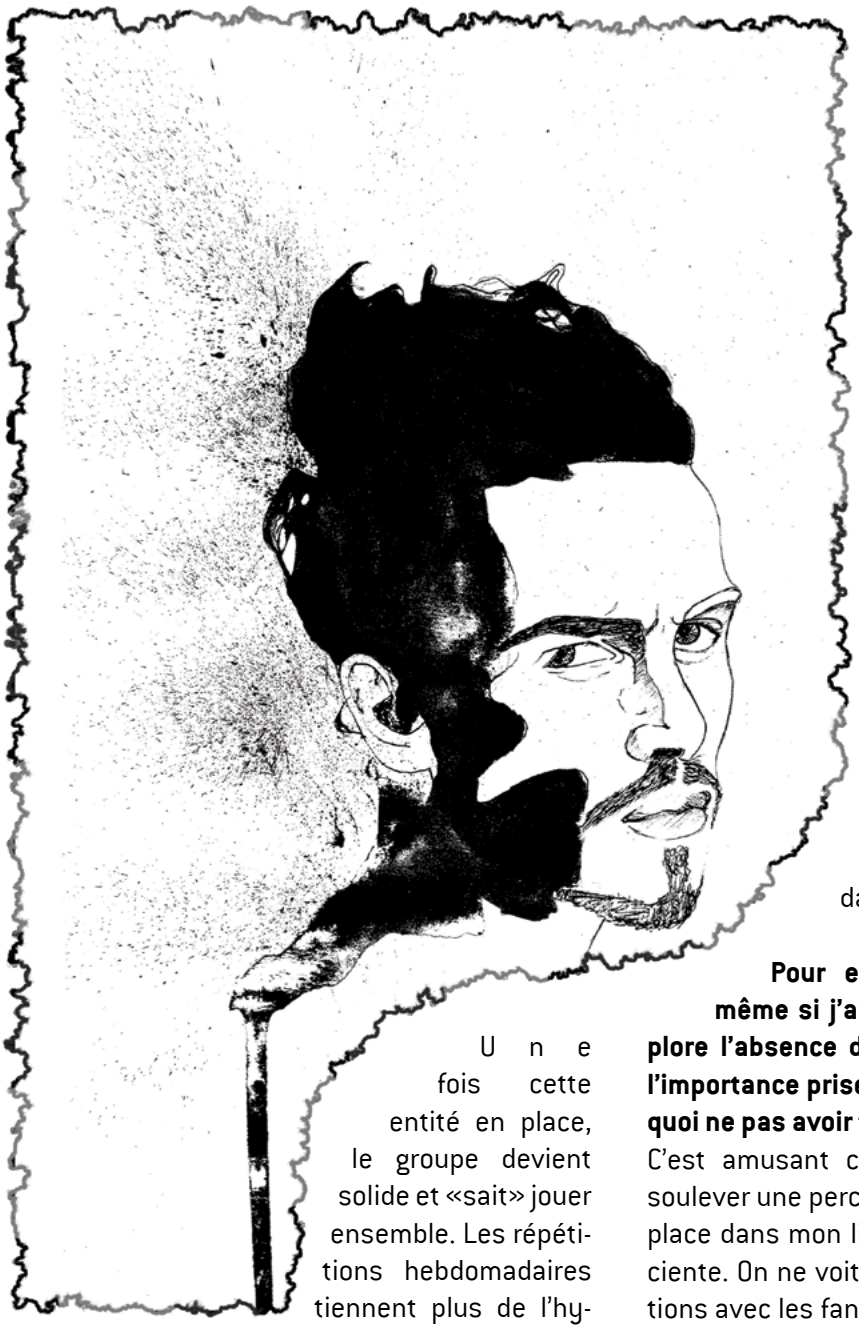
À quel moment précis m'a-t-il paru logique d'explorer la musique à travers l'écriture et non l'inverse ?
Je ne sais pas. Mais la trame du roman m'est venue très facilement, presque intuitivement.

Le roman suit la vie d'un groupe de métal, quelle est la part d'autobiographie dans tout cela ?
Plus qu'une autobiographie, c'est plutôt un fantasme couché sur papier. Bien sûr, beaucoup de scènes sont clairement inspirées de ma vie, et certaines personnes se reconnaîtront, ou penseront se reconnaître, tandis que d'autres ne verront pas qu'elles ont fait partie de mes sources d'inspiration, mais l'essor du groupe, ce sont un peu mes rêves que je me suis plu à romancer.

Tu as déjà viré un «producteur»?
Il y a effectivement une scène apparaissant très tôt dans le livre, où Ninon, le narrateur du livre, prend un peu en main ce groupe de metal et met à la porte l'ingénieur du son qu'Aorasie avait recruté. Tous étaient d'accord pour dire que le son était catastrophique, mais aucun n'était capable d'exprimer son mécontentement directement.
Ça ne m'est jamais arrivé personnellement, j'ai eu la chance de toujours jouer dans des groupes où au moins l'un des membres avait une formation d'ingénieur du son, mais c'est arrivé à des amis. Ils avaient payé presque un millier d'euros pour l'enregistrement de cinq titres, et le résultat était catastrophique. Mais comme ils n'avaient pas une Ninon pour mettre dehors cet ingénieur du son, ils n'ont eu d'autre choix que de sortir leur EP avec ce son déplorable.

Le roman sent le vécu mais tu penses qu'on peut vraiment changer d'instrument à une semaine d'un énorme concert ?
En lisant ta chronique, j'ai trouvé cette remarque très pertinente. Changer de clavier, ce n'est pas anodin, et effectivement, faire ça à une semaine d'un concert est discutable.
Moi je suis batteur. Je joue rarement sur mon propre instrument, et souvent dans des conditions difficiles, alors c'est ainsi que je perçois une performance scénique : je m'adapte selon le matériel. Mais c'est une vision du monde propre aux batteurs. On ne verra jamais un guitariste jouer sur une guitare qu'il ne connaît pas, et encore moins un claviériste. En notant ce changement d'instrument à une semaine du concert, tu as réussi à sentir la vision du monde de l'auteur à travers le texte.

Au final, il y a peu de moments où le groupe Aorasie travaille «ensemble» y compris avec des membres temporaires, pourquoi avoir choisi d'éluder ces passages ?
La dynamique d'un groupe est quelque chose de presque mystique. Même en étant bon musicien, les premières répétitions sont un peu laborieuses, puis, au fur et à mesure que les membres apprennent à se connaître, l'entité se crée. Si l'on voulait sombrer dans l'ésotérisme, on pourrait parler d'égrégore.



Une fois cette entité en place, le groupe devient solide et «sait» jouer ensemble. Les répétitions hebdomadaires tiennent plus de l'hygiène que d'une réelle volonté de progression... elles restent cependant utiles pour le travail de composition. Et quelques jours de résidence avant une tournée suffisent à se préparer.

Le groupe est si solide qu'un membre intérimaire s'intégrera assez facilement à la machine. J'ai vu de nombreux groupes n'ayant jamais répété avec un musicien de session que le matin même du concert, ou durant les balances. Cette alchimie que le groupe a passé des mois ou des années à créer est si forte que contrairement à ce que l'on pourrait penser, une pièce rapportée s'y fond sans difficulté.

Le choix d'éluder ces passages n'est pas vraiment conscient, mais quand le livre commence, le groupe est déjà très soudé musicalement, et le regard néophyte de Ninon n'aurait peut-être pas su apprécier ce lien mystique qui unit les musiciens.

Le livre aborde aussi très peu l'idée d'une «scène» où différents groupes locaux s'entraident, ce ne serait pas le cas à Toulouse ?

Quand un peu plus tôt j'évoquais la vision de l'auteur, nous en avons là un parfait exemple. Entre musiciens d'une même scène, nous nous connaissons tous plus ou moins, et effectivement, nous partageons des scènes, nous allons voir les autres groupes en concert, par curiosité ou par soutien - sauf moi, qui par sauvagerie ai tendance à rester un peu caché. Cette difficulté que je peux avoir de me jeter au monde apparaît malgré moi dans ces lignes.

Pour en terminer avec mes griefs, même si j'ai beaucoup aimé le livre, je déplore l'absence de relationnel avec les fans et l'importance prise par les réseaux sociaux, pourquoi ne pas avoir traité ces thèmes ?

C'est amusant comme tes questions peuvent soulever une perception du monde que j'ai mis en place dans mon livre de façon tout à fait inconsciente. On ne voit effectivement que peu de relations avec les fans ou avec les membres d'autres groupes. Ma misanthropie sourd à travers mon livre de façon bien plus forte que je ne l'imaginais.

Si tu devais t'identifier à un de tes personnages, ce serait lequel ?

Les diverses personnes ayant participé à la relecture du livre m'ont toutes dit que j'avais réussi ce tour de passe incroyable : faire en sorte que chacun des personnages du livre, pourtant tous très différents, soit le reflet d'une facette de ma personnalité. Je n'ai pourtant pas l'impression que c'est le cas, mais quand trois personnes me disent la même chose sans se concerter, j'imagine qu'il doit y avoir un fond de vérité.

Dans sa Confession négative, Richard Millet disait «Entrer dans la vérité de l'écriture c'est se défaire de soi, et non comme on le dit naïvement, être soi-même.» Je ne suis manifestement pas encore entré dans la vérité de l'écriture.

Pour répondre à ta question, je m'identifie très clairement au personnage de Frédéric, le batteur. J'irai même plus loin en disant que si une grosse partie de son arc narratif est rédigée sous forme de lettres d'amour, ce n'est pas complètement innocent.

On est d'abord dans un monde de stéréotypes comme le batteur taré, le bassiste un peu lourd ou le guitariste dragueur puis l'histoire nuance les personnages, tu n'as pas peur de perdre des lecteurs qui pourraient penser que c'est simpliste après quelques pages ?

C'est l'une de mes principales angoisses concernant ce livre oui. Pour que l'aventure commence, il faut poser le décor, présenter les personnages, montrer à quoi ressemble un enregistrement, un concert, décrire les barrières qui empêchent de se lancer, etc.

Ensuite seulement les personnages s'épaississent, ensuite seulement le groupe peut prendre vie, enfin seulement le lecteur peut se laisser happer par cette ascension et les difficultés inhérentes.

Le roman aborde le sujet de la politique avec un groupe extrémiste qui est aussi présenté en victime, tu t'es interrogé sur le fait d'enlever ce passage, notamment celui avec les antifa ?

Une chose que j'aime dans le monde du metal, c'est sa tolérance. Quand je dis tolérance, je l'entends au sens large. On se fiche que Gaahl ou Rob Halford soient gay, que le chanteur de Sepultura ou le bassiste de Suffocation soient noirs, et on se fiche également de ce que raconte par exemple Nokturnal Mortum dans ses textes, tant que la musique est bonne.

On a pourtant vu Phil Anselmo être empêché de jouer pour ses conneries, on a vu des concerts de Tyr annulés parce que ses membres participaient au Grindadráp (la chasse aux dauphins) dans les îles Féroé, on a vu le festival Ragnard Rock menacé d'être annulé, on a même vu des associations se monter pour faire interdire un Hellfest jugé blasphémateur.

Et la littérature actuelle n'est pas épargnée, avec des dédicaces annulées, des stands de vente de livres saccagés, et même des auteurs agressés à coups de barre de fer pour cause de blasphème.

Dans le metal on est tolérants. On a certes des groupes d'extrême droite aux propos douteux, mais ça n'a jamais dépassé le cadre musical. On a eu une scène black metal qui, dans les années 90, avait tout de même incendié une grosse partie du patrimoine architectural norvégien, sous couvert de haine religieuse. On n'était plus là dans les mots mais dans les actes. Pourtant, tant que la musique était bonne, on n'empêchait pas les groupes de jouer. On n'a d'ailleurs jamais empêché personne de jouer, musique bonne ou mauvaise, les groupes de piètre qualité jouant simplement devant des salles vides.

Tous ces concerts annulés, ces polémiques inutiles, ça vient toujours de l'extérieur, de gens qui ne savent pas de quoi ils parlent, qui imaginent les metalleux sacrifier des chèvres sous un drapeau à croix gammée, incapables de comprendre que le moteur principal, c'est la musique, c'est le prisme par lequel les metalleux voient le monde et que le reste n'a que peu d'importance.

Bien sûr, chacun, selon ses convictions personnelles, éthiques ou politiques, choisira d'écouter ou pas les groupes qu'il voudra, mais la tolérance reste de mise.

Peut-être sommes-nous dans l'erreur, et peut-être faudrait-il censurer tous les groupes qui ont un discours haineux/blasphématoire/violent, les êtres humains étant trop bêtes pour faire la part des choses. Mais dans ce cas-là c'est la démocratie elle-même qu'il faudrait remettre en question, et le concept de liberté d'expression.

Donc pour te répondre, non, il n'a jamais été question de me censurer à aucun moment. J'ai simplement trouvé plus réaliste de faire intervenir des antifas que des disciples de Dieu venant faire taire cette messe satanique qu'est un concert de metal.

L'héroïne est une jeune étudiante un peu perdue qui ne sait presque pas ce qu'elle cherche, c'est un thème universel, pourquoi ne pas avoir «vendu» le roman sous cet angle et avoir préféré le cadre «métal» avec cette couverture et un titre évocateur ?

Ninon est un peu héroïne malgré elle. Le véritable héros, c'est Aorasie, le groupe qu'elle suit. Elle n'est après tout que le narrateur. Un narrateur qui s'investit tellement dans l'aventure qu'elle finit presque par prendre le devant de la scène, et si elle est le moteur qui fait avancer le livre, le véhicule reste Aorasie.

Choisir une héroïne étrangère au métal, c'est pour

viser un public plus large ?
Choisir une héroïne étrangère au metal, c'était pour moi la possibilité de décrire ce milieu à travers un œil neuf. Des concerts j'en ai vu des centaines, des festivals j'en ai fait au moins une dizaine, je serais bien incapable aujourd'hui de m'émerveiller devant une foule enthousiaste, bien incapable d'être choqué par la violence des pogos d'un concert de death metal, bien incapable de me laisser émouvoir par autre chose qu'un groupe de grande qualité.
Ninon, elle, avec son regard de néophyte, elle peut faire tout cela, elle peut offrir au lecteur ce regard enthousiaste. Elle a aussi assez de recul pour sourire face à des comportements de metalleux auxquels je ne prête même plus attention.
Si à travers elle je peux toucher un public plus large et lui donner envie de s'intéresser à ce qui se cache derrière ce «bruit» qu'est le metal, je ne pourrai que m'en réjouir, mais mon but premier, c'était surtout d'avoir un regard innocent sur la scène metal.

L'inspiration est une chose, la rédaction en est une autre, tu es du genre à passer et repasser sur certains passages pour les corriger et les améliorer ?
Une étudiante en psychologie m'a dit que j'avais tous les traits du névrosé obsessionnel. Imagine comment ça peut se traduire dans le travail de relecture. Je lis à haute voix, je relis, je corrige, je modifie, je réécris, je recommence, et ce jusqu'à n'en plus pouvoir.
Il y a ce passage tiré de l'ouvrage De l'inconvénient d'être né, d'Emil Cioran, qui résume assez bien ma façon de retravailler un livre : «Un ouvrage est fini quand on ne peut plus l'améliorer, bien qu'on le sache insuffisant et incomplet. On en est tellement excédé, qu'on a plus le courage d'y ajouter une seule virgule, fût-elle indispensable. Ce qui décide du degré d'achèvement d'une œuvre, ce n'est nullement une exigence d'art ou de vérité, c'est la fatigue, et plus encore, le dégoût.»

Les textes des chansons sont particulièrement travaillés, tu pourrais proposer tes services à des groupes en mal de talent dans ce domaine ?
Peut-être n'ai-je pas assez de recul sur mon travail, mais j'ai l'impression que ces textes, et mes textes poétiques en général, ne se prêtent pas vraiment au chant. Déclamés sur le bon rythme, avec la bonne intonation, ils peuvent peut-être prendre vie, mais chantés sur du metal ? Je ne suis pas sûr du résultat.
Certes je l'ai fait avec mon groupe Stellarvore, mais c'était du black metal, avec cette voix incompréhensible propre au style, ce qui fausse un peu le résultat. Mais si un groupe musicalement intéressant était séduit par mon travail, je ne serais certainement pas fermé à une collaboration.

Écrire est une passion chronophage, ton entourage le supporte ?
La question serait déjà de savoir si mon entourage me supporte même sans l'écriture.
En phase de travail profond, je ne supporte pas la moindre interruption. Puis arrive un moment où je prends conscience que mon isolement se prolonge trop, et soudain, je réapparais au monde.
Une amie m'a comparé à un Sim : je ne sors que pour remplir ma jauge de sociabilité. Elle a tristement raison.

Quels sont tes auteurs préférés ?
Je ne jure que par le XIXème siècle. Que ce soit en poésie, littérature ou peinture, je ne jure de toute façon que par le XIXème siècle. Il n'y a que l'architecture et la sculpture qui arrivent à me tirer vers l'antiquité, et le metal qui me laisse une porte ouverte sur le XXIème siècle.
Je ne lis pour ainsi dire aucun auteur contemporain, et quand ça m'arrive, je suis presque systématiquement déçu.
Mes auteurs préférés appartiennent tous à ce siècle prenant naissance dans le romantisme et s'achevant dans le décadentisme. Si je devais n'en retenir que trois, je citerais Théophile Gautier, Joris-Karl Huysmans et François-René de Chateaubriand.

L'anticipation ou l'héroic fantasy sont souvent des styles privilégiés par les métalleux, les histoires ont plus d'importance que la façon dont on les raconte ?
Pour moi, non, c'est tout le contraire. Mais pour le reste du monde. un film Marvel au rythme haletant aura mille fois plus de succès qu'un Kusturica par exemple. Certains sont plus sensibles à la forme qu'au fond, pour d'autres c'est l'inverse. L'œuvre idéale devrait bien sûr réussir à allier les deux.
Je pense que si l'heroic-fantasy ou l'anticipation parlent plus particulièrement aux metalleux, c'est

parce que l'esthétique qui s'en dégage, post-punk ou médiévale, se rapproche de leur univers.

Peut-on dire que tu es en «autoproduction»?
J'ai effectivement monté ma propre structure, les grandes maisons d'édition étant incapables de comprendre cet univers particulier qu'est le metal. Cela m'a aussi permis d'avoir toute latitude quant à mes choix artistiques... pour le meilleur et pour le pire.
Si l'on peut dire que je suis en autoproduction, je ne suis cependant pas seul. Il y a Élodie qui s'occupe de la communication, Marion, Patricia ou encore Laura qui étaient là pour la relecture ou durant les phases de réflexion, ainsi que Charles pour les calligraphies et Yolène pour les illustrations.

Produire un album n'est pas rentable, pour un bouquin, c'est pire ?
Sortir un album de metal, c'est se jeter dans un océan aux côtés de milliers d'autres poissons. À moins d'être un groupe exceptionnel et d'avoir la reconnaissance méritée, c'est effectivement difficile d'être rentable, ça coûte même souvent beaucoup d'argent pour des rentrées assez faibles.
Sortir un livre, c'est se mettre face aux grosses maisons d'édition et leurs solides réseaux de distribution et essayer de ne pas trembler. À moins que le livre enthousiasme les foules, il y a peu de chances que ce soit rentable. Mais tout comme je fais de la musique par amour de l'art, j'écris par amour de la littérature, et aussi parce que je suis bien incapable de ne pas écrire.

Il y a des retombées hors sphère métallique ?
C'est un peu mon rêve secret, que ce livre ne soit pas un roman sur le metal, mais un roman à part entière. Pour avancer sur le terrain des médias traditionnels, qu'ils fassent au moins semblant de me prendre au sérieux, il faut déjà que je conquière mon lectorat premier : les metalleux. C'est d'eux que dépend la diffusion de ce livre dans le monde extérieur.

Que dirais-tu à quelqu'un qui n'aime pas particulièrement la lecture ?
Quand au collège on essaie de nous ouvrir sur la littérature en nous faisant lire Flaubert et Zola, je n'arrive pas à comprendre comment des gens arrivent encore à apprécier la lecture. J'adore Flaubert, mais il a fallu que j'atteigne une certaine maturité intellectuelle pour apprécier son génie, maturité que certains ont peut-être déjà à 13 ans, mais que pour la plupart nous ne possédons pas à cet âge-là.
Aujourd'hui, où les séries télé sont en train de supplanter les films, on se rend compte que suivre un héros sur plusieurs épisodes, sur plusieurs saisons, c'est ça qui nous fait vibrer.
Un livre, ça nous fait voyager de la même manière, on suit les personnages sur plusieurs centaines de pages, durant des jours, des semaines, avec toute la profondeur que peuvent nous offrir les mots et que n'a pas toujours un écran.
Oubliez les cours de français du collège ou du lycée, il y a des façons moins abruptes d'aimer la lecture que de commencer par Balzac. Si vous êtes par exemple familier avec le milieu du metal, prenez un exemplaire de La poétique des flammes, et laissez votre esprit voyager sur quelques centaines de pages, vous pourriez y prendre goût.

Merci à F. de Lancelot, merci à Elodie (Ellie promotion).

Oli
Photos : DR

F. DE LANCELOT

La poétique des flammes (LDG Editions)

Ce roman est assez difficile à présenter car on peut le lire et en parler sous différents angles. Bien entendu, le plus évident pour nous est d'en faire un point d'entrée dans le monde du métal car Ninon, notre héroïne, jeune étudiante en sciences politiques à la recherche d'un mémoire à écrire sur un sujet culturel, plonge corps et âme dans un milieu qu'elle ne connaît pas, celui du métal et à travers elle, le lecteur peu averti pourra découvrir la vie d'un jeune groupe, depuis le miteux local de répét' jusqu'aux scènes du Hellfest, depuis les démos pourraves jusqu'à un enregistrement décent, depuis un line-up d'amis jusqu'à des remplacements indispensables. L'auteur, F. de Lancelot, connaît son sujet puisqu'il a fait partie de plusieurs groupes et on imagine aisément qu'il y a une part de récit auto-biographique dans l'essor d'Aorasie dont le parcours imaginé pourrait croiser celui bien réel de Stellarvore (groupe de black métal qui a sorti L'orgueil des drapeaux et des flammes en 2017). Tout est parfaitement crédible et sonne vrai, les nombreux détails donnent parfois des allures de reportage à l'histoire mais ce n'est pas pour me déplaire. Seul petit bémol, j'ai du mal à penser qu'un zicos change d'instrument à une semaine d'un concert majeur... Surtout si c'est un clavier, savoir exploiter au mieux ces machines demande du temps et les habitudes ne se prennent pas en quelques jours. Le groupe Aorasie semble parfois assez peu travailleur et intègre momentanément d'autres musiciens sans donner l'air de bosser avec eux en amont... Jouer en groupe n'est jamais aussi simple. Idem pour la composition et les choix qu'elle demande à chacun. D'un autre côté, éviter de se prendre la tête avec ces considérations permet aux profanes de ne pas s'ennuyer et à l'histoire de progresser assez vite, les presque 3 années de récit s'étalant sur 360 pages. Même bonne idée pour ce qui est des références musicales, elles sont au final assez peu nombreuses et les non initiés n'ont pas à aller chercher à comprendre qui sont Cradle of Filth ou Loudblast (dommage, le producteur bordelais aurait pu être Stéphane Buriez !). Et pendant que je suis au petit regret, je note l'absence de relationnel avec les fans (via les réseaux sociaux ?) ou avec les autres groupes locaux qui ne semblent être là que lors des concerts.

La deuxième clef évidente est la galerie de personnages dépeinte par le Toulousain d'adoption, on y trouve quelques stéréotypes (le bassiste lourdingue, le batteur fêlé, le guitariste dragueur) mais surtout des personnages attachants qui ont tous plus ou moins un passé d'ado mal dans leur peau et des destins brisés par des conneries. Certains cherchent à se reconstruire au travers d'un projet musical, pour d'autres, c'est peut-être le dernier roc qui empêche leur auto-destruction. Et derrière les poncifs usuels, on explore la nature humaine au travers d'entretiens (et de dessins) et on découvre bien des nuances qui montrent que le méchant peut être sympa et que le mec sympa peut être de la pire espèce, le genre d'ami qu'on ne souhaite pas à ses ennemis. Au travers des musiciens et de leur entourage, de nombreux autres sujets sont abordés comme l'implication politique des groupes (et les dérives de certains, le «Semblant» du livre faisant écho au vrai Peste Noire), l'histoire, l'architecture, la poésie, la botanique, la

violence ordinaire, le rap, la famille, la folie... Notre fil rouge étant Ninon, une étrangère au métal qui devient la pierre angulaire d'un combo en pleine explosion.

Côté style, la lecture est rapide et agréable, F. de Lancelot évite les tournures alambiquées adorées des élèves de Bac L, se concentrant sur les histoires qu'il raconte plutôt que sur le moyen de le faire. Il préfère jouer avec les mots et la littérature quand il s'agit d'écrire les textes du groupe et s'amuse avec des références mises en exergue, on passe alors du pointu au populaire, de l'incongru au sacré. La plume connaît des codes mais n'en abuse pas et vu le public concerné, c'est tout aussi bien, il ne s'agit pas de lire «Splendeur et misère des fans de métal» pas plus que «Martine au Hellfest», le ton est donc juste et approprié.

Très bon roman, s'il fallait quand même résumer La poétique des flammes, on pourrait oublier le cadre musical et le réduire aux errances d'une jeune étudiante qui ne sait pas trop où elle va, se laisse porter par le courant, heurte des rochers mais cherche à garder la tête hors de l'eau sans forcément chercher à voir une issue ni se soucier de la mort qui pourrait bien s'inviter dans son rite de passage.

■ Oli

LA JUNGLE

INTERVI OU

CE SONT LES DEUX BELGES DE LA JUNGLE QUI SE SONT PRÊTÉS CETTE FOIS-CI AU JEU DE L'INTERVI-OU. EN PLEINE TOURNÉE DE LEUR NOUVEL ALBUM PAST//MIDDLE AGE//FUTURE (DONT NOTAMMENT UN SHOW MAGISTRAL RÉCEMMENT À LA FERME ELECTRIQUE), ILS ONT EU L'AMABILITÉ DE PRENDRE (PERDRE?) UN INSTANT POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS DÉBILES. ON LES REMERCIE CHALEUREUSEMENT ET ON NE SAURAIT QUE TE RECOMMANDER D'ALLER EN URGENCE LES VOIR SUR SCÈNE POUR PRENDRE TA CLAQUE.

Math-Rock ou Techno-Noise ?
Roxie : Techno-noise. Le math-rock, c'est fini.
Jim : Technoise

Tour de France ou Liège-Bastogne-Liège ?
R : Juste Liège c'est bien.
J : Boulets.

Perceval ou Lancelot ?
R : Qui c'est ?
J : Gideon Chase.

Évolution ou révolution ?
R : Vous devriez poser cette question sur votre Skyblog.
J : L'évolution est une perpétuelle révolution de la nature.

Ferme Électrique ou Cirque Électrique ?
R : Que des copains !
J : Même combat.

Avant ou après minuit (pour jouer) ?
R : Ça dépend si j'ai faim.
J : Avant, sinon la fête est finie quand tu rem-balles.

Binaire ou ternaire ?
R : C'est pas une question pour un groupe de math-rock ?
J : Binaire de Marseille bien sûr !

Chien ou chat ?
R : Ça dépend si j'ai faim.
J : Dépendance ou indépendance.

Format court ou format long ?
R : Ça dépend toujours si j'ai faim.
J : Sans formatage.

Claquettes ou tongs ?
R : Rendez-moi mes Vans !
J : Des 'tiags peut-être...

Monter ou ranger le matos ?
R : Où est mon drumtech ?
J : Monter le son.

Crowdfunding ou «Demerden sie sich» ?
R : Ça fait dire la même chose je crois, mais tous ensemble.
J : Do it together !

Jim Morrison ou Roxy Music ?
R : Roxie Music (rires).
J : Jim Morrison Binwette.

Coupe Mulet ou Queue de rat ?
R : C'est dégueulasse.
J : Brosse.

Steve Dujacquier ou Steve Dujacquier ?
R : John Roo.
J : <3 <3.

Past, Middle age ou Future ?
R : Future.
J : Present.

Merci à Didier de Black Basset Records.

■ Ted
Photos : Jekyll N'Hyde

CAPTAIN OBVIOUS

Let it burn
(One Hot Minute / Wagram)

Est-ce un avion ? Est-ce une fusée ? Non, c'est Captain Obvious, évidemment ! Évidemment, car Captain Obvious est une expression anglo-saxonne qui peut se traduire par Capitaine Évident, et qui s'emploie lorsqu'un interlocuteur exprime une évidence. Si ce duo chantait en français, il se seraient peut-être appelés Lapalissade. Pourtant, les Frères Angus et Joseph sont Parisiens, mais ils ont façonné leur groupe et leur premier EP à l'anglo-saxonne. Notamment en enregistrant cette galette de 5 titres à Nashville, dans les studios Sputnik Sound (Black Rebel Motorcycle Club, Dead Weather), avec Brian Lucey (Royal Blood, Black Keys) au mastering. Au final, c'est une première salve réussie, Captain Obvious envoie un bon rock garage avec du gros fuzz, une batterie sobre et efficace, et un chant entre punk et dark rock. Un peu déçu que cette première production soit si courte, mais pour un premier EP, les frangins démontrent qu'ils savent s'entourer des meilleurs et arrivent à retrouver la simplicité et l'authenticité de la musique garage avec l'intensité et le dynamisme du power rock. Captain Obvious, bien sûr !

■ Eric

BAND OF SKULLS

Love is all you love
(SO Recordings)

Je crois qu'on les a perdus... Suite au départ de Matt Hayward, ils ont décidé de continuer sans batteur, Julian Dorio (Eagles of Death Metal) n'ayant dépanné que pour quelques concerts. Ils ont fait confiance aux machines et à la science du rythme du producteur spécialiste du mix et du remix Richard X. Si on pouvait espérer que le groupe conserve sa fraîcheur et sa spontanéité, le résultat est décevant, ce nouvel album est sur-produit, boursouflé d'arrangements et dénué de vitalité. On y trouve bien quelques mélodies accrocheuses («Carnivorous», «Love is all you love») mais l'esprit de Band of Skulls n'y est pas. Les boîtes à rythme n'en donnent pas vraiment, on n'y croit pas, l'espère d'électro-rock que le duo nous sert ne leur ressemble pas, eux qui respiraient le rock se sont transformés en faire-valoir de bidouillages et assemblages mécaniques. Si tu es batteur, tu peux désormais démontrer l'importance du jeu d'un humain avec ce Love is all you yove qui sonne bien creux à côté des précédents opus du groupe. Mais bon, si ça se trouve, les radios vont raffoler de ces sons bien propres et entériner ce triste choix de Band of Skulls.

■ Oli

BALLS OUT

Let me in (I Know Someone Inside)
(M & O Music)

Décidément, je suis gâté pour ce numéro du W-Fenec Mag. Mon rédac' chef m'a fait passer plein de disques de rock'n'roll. Je ne vais pas me plaindre, surtout quand s'est glissé dans le tas des skeuds à chroniquer le premier album de Balls Out, quatuor de Nice. Adepte du rock mi tempo inspiré par AC/DC et Kiss, et dans un style assez similaire à Clutch (en lorgnant parfois du côté de Airbourne ou Nashville Pussy), Balls Out, sans surprendre, te fera sans aucun doute passer 28 minutes d'enfer en revisitant les bases du rock qui tache : énergie, bon esprit, riffs implacables (et impeccables), chant burné et mélodies endiablées. Aussi à l'aise en jouant vite (le très Motörhead «Drumstick sucker») qu'en ralentissant le tempo (les AC/DCiens «Rock all day» et «Moaning hard»), Balls Out maîtrise son sujet sans le révolutionner, et au-delà d'un titre en particulier se distinguant des autres, c'est plutôt l'homogénéité et l'efficacité des huit brûlots qui domine. Incontestablement le genre de groupe à voir en live et à écouter fort, très fort, chez soi.

■ Gui de Champi

FLÈCHE

Do not return fire
(Krod Records)

Si les noms de The Get Up Kids, Sunny Day Real Estate, Weezer ou Thursday n'évoquent rien pour toi, on se demande bien qui a fait ton éducation musicale ! Tu as de quoi écouter plein de bons trucs pour les semaines à venir et pourquoi pas commencer par Flèche ? Alors, ils sont moins cultes et emblématiques d'une période ou d'un mouvement mais ils puisent dans ce vivier de riffs électrisants et dans des mélodies chargées en émotions pour construire des titres qui t'accrochent dans la seconde et donnent envie de passer une bonne soirée. Qu'ils soient agressifs (la disto l'est parfois) ou plus acidulés (mais jamais mielleux), ça fonctionne toujours, les deux chants jouant avec nos sens pour nous emmener dans leur truc ou nous perdre à force de multiplier les fausses pistes, les petits breaks et les changements d'atmosphère au sein du même morceau (isole des passages de «A thousand crashes» et essaye de trouver des ponts aussi bons que les leurs !). Forts de leur expérience (c'est leur deuxième LP et ils ont tous joués dans différents groupes et notamment avec L'Homme Puma), les Flèche décochent une volée de tubes qui font mouche car quoi qu'on en dise, les nineties restent une période bénie.

■ Oli

SKINNY LISTER

The story is...
(Xtra Mile Recordings)

C'est l'effet royal babies, ça ! Avec la famille royale britannique qui tue son temps à pondre des chiards tous les semestres, ça rend le peuple heureux. C'est sûrement pour ça que Skinny Lister sort The story is, un mélange de rock folk estampillé UK, très sympathique, entraînant, et qui fout la patate. 14 titres qui rappellent aux bons souvenirs des années 80, quand les groupes anglais sortaient des pelletées de titres furieusement simples, mais diaboliquement efficaces. Mais au regard des thèmes développés, on comprend bien en fait, que Skinny Lister se fout de la reproduction des nobliaux comme de son premier concert. Les histoires de This story is, c'est plutôt une série de tranches de vie, réalistes et disparates : la vie d'un toxico, l'acte d'un pyromane qui a foutu le feu sous l'appart du chanteur, la perte d'un ami suite à un suicide, mais aussi la libre circulation des armes aux US, l'histoire d'une fausse alerte à la bombe nucléaire ou une erreur d'essence à la pompe ! Le quintet londonien emmené par le duo de chanteur originel Dan Heptinstall et Loma Thomas, aborde tous ces thèmes avec tout autant de légères variations folk rock, et réussit cette combinaison sur quasi tout l'album.

■ Eric

QUAKER CITY NIGHT HAWKS

QCNH
(Lightning Rod Records)

Pas de titre et juste leurs initiales, ce qui ressemble à un premier album «carte de visite» est en fait le quatrième opus des Quaker City Night Hawks, trio (Patrick Adams, bassiste et chanteur, ne fait plus officiellement parti du groupe) qui nous vient de la banlieue de Dallas au Texas. Un des coins du monde qui peut revendiquer être à l'origine du blues et donc du rock, deux styles qu'affectionnent particulièrement nos oiseaux de nuit qui livrent 10 titres écrits avec la chaleur du son des seventies, quelques notes d'instruments empruntés au jazz (saxophone, trompette), un bon vieux piano de saloon et quelques litres de whisky. On a du cool, du très cool, de la chanson de feu de camp, du solo bien envoyé mais aussi un peu d'élan stoner («Hunter's moon», «Freedom») qui font de cet album un ensemble cohérent et pas chiant pour deux sous même si les Américains n'inventent rien, leur americana version hard plus que folk vaut le détour si tu veux réchauffer l'atmosphère un matin d'hiver ou diffuser une musique d'ambiance pour faire griller les saucisses cet été.

■ Oli

HANGMOON

Meztli
(Autoproduction)

Projet en solitaire d'un bassiste (Adam en joue dans Sick Genius, combo métal basé à Metz), Meztli dépasse largement le simple cadre du disque pour satisfaire l'ego d'un bon musicien, Hangmoon soigne autant les rythmes que la guitare et les mélodies vocales, ajoutant même du piano (Rémi vient en jouer sur le très beau «Prisoner») et sortant du cadre métallique pour proposer une musique qui tire des idées et des sonorités dans la pop, le rock, le «post» quelque chose voire le prog' truc. Si son géniteur se dit influencé par le Mexique, on va le croire, ce qui est certain, c'est que cet EP est un voyage, peu importe où, les quatre plages vous embarquent ailleurs. On ne sait pas trop où on va mais le chemin est agréable alors on en profite. Pas forcément à l'aise avec sa voix, Adam laisse le micro à Raphaëlle et sa douceur pour «Prisoner» et «Hangmoon» tandis que «Back to strength» est un instrumental plus musclé qui achève l'éventuelle tentative de «ranger» ce disque dans une case plutôt qu'une autre. Finalement s'il fallait qualifier ce travail, on pourrait aller chercher du côté de la déesse qu'il met à l'honneur en disant qu'il est tout aussi lunatique que lunaire.

■ Oli

TWIN TEMPLE

Bring you their signature sound...
satanic doo-wop (Rise Above Rec.)

Ouah, génial ! Un groupe de black métal qui affiche son amour pour les rivières de sang, le sacrifice de vierges et Baphomet. Ça va hurler la dévotion à Satan à coup de double grosse caisse, de nappes d'orgues pesants, de death growl, de riffs assommants et de chœurs de nonnes sous Tranxene. Ça va saigner ! ...Ah, mais on me dit dans l'oreillette que pas du tout, car si Twin Temple révère le diable, c'est avec une bande son totalement antinomique aux classiques du genre et à ce que laissait présager la pochette. On nage dans la soul, le R'n'B, et donc le doo-wop. Des cuivres, une guitare tout en doigté, une basse qui swingue et une chanteuse qui chante sur 10 titres son amour pour l'ange déchu. Très proche musicalement et vocalement d'Amy Winehouse, ce duo de LA, à savoir Alexandra et Zachary James, livre un album atypique si on appréhende l'album dans sa globalité. Mais si on ne prête pas vraiment attention aux textes et au packaging, il s'agit juste d'un bon album de blues soul, où seul le gospel initiatique de la ghost song «Satanic inititation ritual» dénote un peu avec le reste. Incongru et sympathique.

■ Eric

CANCER BATS

The spark that moves
(Bat Skull Records)

Cancer Bats est un des ces groupes dont je ne soupçonnais pas l'existence avant de voir un de leur gigs lors du Hellfest 2012. Et gardant un bon souvenir d'un live rageur, je ne rechigne pas à te parler de The spark that moves, leur dernier (et sixième) effort en date. Adepte d'un hardcore aux accents punks saupoudré de rock'n'roll avec des relents de métal moderne, le groupe canadien délivre une nouvelle copie qui n'entachera pas sa discographie. Les dénominateurs communs des onze titres sont, pèle mêle : rage, puissance, énergie et sens de la mélodie dans ses attaques frontales. Jamais avare de refrains accrocheurs, Cancer Bats a le chic pour balancer des riffs percutants et bousculer l'auditeur, qui a intérêt de profiter des rares occasions qui se présentent à lui tout au long des 34 minutes du disque pour reprendre son souffle. La voix de Liam Cormier est aussi efficace dans les moments hurlés que lors des refrains mélodiques franchement réussis («Fear will kill us all») et le mur du son derrière est tout simplement dantesque. Typiquement le groupe que j'aime beaucoup en live. Alors quand, en plus, le disque est réussi, que demande le peuple ?

■ Gui de Champi

RIVAL SONS

Feral roots (Low country sounds / Atlantic records)

Je ne sais pas si le clébard sur la pochette est mort, mais avec Rival Sons, le rock ne va pas mourir de sitôt. Euh, pour revenir au toutou, je suis pas vétérinaire, mais je crois qu'en fait, c'est une chienne, et qu'elle allaite des flamants roses. Alors cet artwork a beau être bien psychédélique, Rival Sons fait toujours dans le rock, un peu moins hard que les précédents, un peu plus stoner et power rock, et un peu moins sous perfusions Led Zeppelliniennes. Ce sixième LP claque le beignet à ceux qui voudraient enterrer une guitare qui se régale de gros riffs, de petites fioritures, ou de soli «virtuosés» ; une batterie qui se permet un solo en intro d'une titre, un chanteur puissant mais jamais agressif et qui sort ses tripes sur chaque mesure. Et même quand les Rival Sons réduisent le tempo, c'est toujours de bon goût : ça suinte le blues plutôt que la soupe. Rival Sons ne révolutionne pas le genre, mais le perpétue avec une hargne et une implication jouissives. Avec des groupes de cet acabit, où le plaisir de jouer semble si évident, on a là quelques gardiens du temple du rock, prêts à le défendre jusqu'à la mort.

■ Eric

IN BALANCE

18
(Autoproduction)

Originaires comme eux de Lyon, In Balance fait penser par certains côtés à Porn (la prod', le goût pour les sons froids), le quatuor devenu trio (Aurélie la bassiste a quitté le groupe en cours de route) est désormais installé à Paris mais continue d'intégrer de grosses mélodies à ses expériences synthétiques. Sur cette base électro-pop, qui a de temps à autres des allures de Placebo, Adrien, Hervé et Alan construisent des compositions assez riches et n'hésitent pas à muscler leur jeu à coups de bons riffs saturés. Marqués par la new wave des années 80 mais ancrés dans les ambiances sonores de 2019, ce premier opus intitulé 18 se laisse facilement aborder et la redoutable efficacité de certaines harmonies pourrait bien te faire danser cet été. Mais le plaisir du corps que provoqueront les deux bombes «Paralysed» et «Come on» qui lancent l'album peuvent aussi être perçus comme trop évidentes et simplistes par ceux qui attendent davantage de risques créatifs (si tu es dans ce cas-là, évite «Love» et ses relents de Muse). Pour autant, In Balance sort un premier album solide et cohérent qui a tout de même plus de qualités que de défauts. Même pour moi qui ne suis pas fan des eighties.

■ Oli

VEGG

Triste taille
(Autoproduction)

On trouve des traces de Vegg dans certains endroits de la capitale qui remontent à 2006, ce quatuor se fait pourtant discret puisqu'on vient de recevoir ce qui est sa troisième production. Avec des influences assumées comme Shellac, Sonic Youth ou Pavement, tu comprends que les gaillards trouvent leur bonheur dans les mélodies écorchées et le rock indépendant qui connut ses grandes heures dans les années 90. S'ils se font rare dans les bacs, c'est qu'ils doivent passer du temps à affiner leurs distorsions, doser rage et harmonie, soigner les rythmes («A chainsaw : Vinnie» ne s'écrit pas en 5 minutes) et réécouter les Portobello Bones, Condense ou Drive Blind. La noise s'adapte à toutes les époques et même s'il est un peu plus propre aujourd'hui, elle n'en reste pas moins accrocheuse. Reste à connaître l'origine du titre de la rondelle : Triste taille... Serait-ce l'expression d'un complexe ? Peut-être, surtout si les mecs ont grandi en comparant leurs envies à celles d'un monument de la culture américaine à savoir Traci (mise à l'honneur dans leur titre et dans un clip), attention, il s'agit bien de Traci Lords et non de Dick Tracy.

■ Oli

THE CHAINSAW MOTEL

Bad trips & endless roads
(Autoproduction)

Psychose (Bates motel) et Massacre à la tronçonneuse (The Texas chainsaw massacre) continuent d'inspirer pas mal de monde (des Ramones à The Texas Chainsaw Dust Lovers) et le cross over de ces deux films cultes (tous deux écrits à partir de l'histoire vraie d'Ed Gein) illustre assez bien le monde imaginé par les deux habitués du rock/métal que sont Romain et Orel (l'un à la batterie, l'autre au chant et à la gratte). De la lourdeur (le côté redneck de la famille Sawyer qu'on imagine bien dans un family band avec chemises à carreaux, stetson et riffs stoner arrosés de bière) et une tension plus subtile (il est sympa Norman mais il y a un truc dans l'air qui me laisse perplexe) font de ce premier EP une réussite. Alors dans l'ensemble quand on s'amuse à coller des mélodies ultra puissantes et une agressivité bien sentie, on retombe forcément sur la référence Queens of the Stone Age mais ces derniers s'étant un peu ramollis ces derniers temps, on ira chercher des accointances du côté de 7 Weeks ou Headcharger pour caser ce duo Nanto/Rennais (oui, les deux peuvent s'associer aussi !). The Chainsaw Motel fait rimer cinéma glauque avec bon rock, espérons que la suite de leur carrière soit meilleure que celle de Tobe Hooper !

■ Oli

LUDWIG VON 88

Disco pogo night
(Archives de la Zone Mondiale)

Sérieusement, qu'attendre d'un skeud, et plus précisément d'un maxi de Ludwig Von 88 en 2019 ? Du fun, des chansons rapides, sans fioriture, une boîte à rythme et des guitares sans virtuosité aucune ? Des textes rigolos complètement cons («Hansel Gretel») mais jamais débiles («Disco pogo night»), des refrains scandés avec bonne humeur sur des thèmes de société bien orientés extrême gauche («En avant dans le mur») ? Du punk rock à fond les ballons en sorte d'hommage à leurs idoles les Ramones («Jean-Pierre Ramone»), et des rythmes chaloupés, ensoleillés et enfumés sentant bon les tropiques («Karmalpagua») ? Ou alors une bonne excuse pour se payer une bonne tranche de rire en tournée et se remémorer la vague alternative au sein de laquelle les Ludwig ont eu une place de choix au cours des années 80 ? Ah bah nous y voilà ! Car c'est bien pour tout ça que tu vas adorer Disco pogo night, condensé du meilleur des LV88 qui va te permettre de patienter sereinement jusqu'à la rentrée pour le nouvel album à paraître en septembre, après avoir bien profité de tes congés payés et avant de retrouver le dur labeur de ton boulot de merde. Ouais !!!

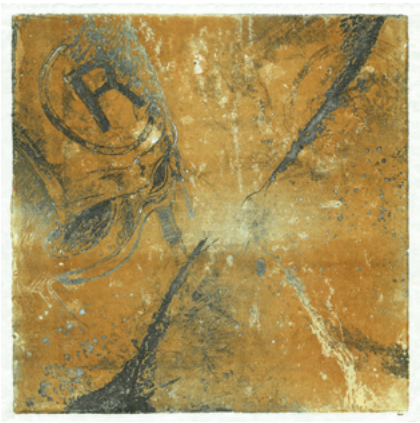
■ Gui de Champi

EMMA SAND

Door to door
(Mascot Records)

Emma Sand vient s'assoir à côté de toi, doucement, sensuellement, intimement. Durant une petite demie heure, elle viendra te glisser à l'oreille son histoire, ses sombres sentiments, sa poésie délicate, parfois ses envolées mystiques. Avec son univers folk, gravitant autour de sa voix blues rock aux oscillations subtiles, Emma Sand fait du porte à porte de ses variations (Door to door, donc) sur les 6 titres de ce deuxième EP. Emma Sand ne cache pas son amour pour le cinéma à la David Lynch ou Jim Jarmusch, et cet album collerait très bien dans un road trip atmosphérique, dénué de courses poursuites et de fusillades, mais gonflé aux introspections existentielles et aux déviances énigmatiques (du David Lynch, quoi). Emma Sand est accompagnée par Frank Joannes (guitare), Cyrille Latour (Basse), Alexandre Irrissou et Fabrice Fenaux (batterie) (2 ex-Jack The Ripper). Et avec Yan Péchin (Alain Bashung, Rachid Taha) aux arrangements, Emma Sand sait nous transporter sans heurts. Dans la lignée de Lætitia Shériff ou de la taulière Patti Smith, Emma Sand s'installe tranquille dans cette catégorie des artistes qui ont une âme, une voix et du caractère.

■ Eric



MR R.

//
(Gabu Records)

Qui peut bien se cacher derrière le «R» de Mr R. ? Cela aurait pu être celui de Rodolphe Burger ou peut-être de Brendan O'Hare, ancien membre de Mogwai. Point du tout, c'est un quatuor biterrois qui propose son univers dans la lignée des artistes précités. Un Rêve plutôt que de la Rage, un Ralenti plutôt qu'une Ruée, Résonnant plus que Ronronnant, tout simplement (post) Rock (promis je ne vais pas énumérer l'ensemble des adjectifs qui commencent par «R»). Simplement, mais efficacement, Mr R.nous promène tout le long des 7 titres de leur premier album dans une ambiance atmosphérique, alanguie et étirée. Majoritairement instrumental, Mr R. joue avec les voix : quelques paroles sont susurrées, chuchotées, parfois des samples de discours viennent agrémenter une partition musicale sobre mais qui sait envelopper et attraper l'auditeur. Pour en revenir à la question liminaire, un super héros se cache derrière Mr R., et tu peux découvrir ses aventures, clippées et filmées, sur leur site officiel, joliment illustré et fort bien achalandé. Un univers visuel et musical complet et très plaisant.

■ Eric

SUPERSEED

Superseed
(Rock Of Angels Records)

Superseed nous vient de Bristol, Angleterre. Quintet formé en 2017 sur les cendres d'autres formations, avec la particularité de tenir dans ses rangs trois chanteurs/guitaristes, le groupe propose un rock plaisant et calibré pour que ça marche. Et nous présente donc Superseed, premier album du groupe éponyme. 16 titres, 66 minutes, ça laisse le temps de se faire un avis. Belles harmonies, superbes mélodies et belles influences au programme avec pêle-mêle : The Wildhearts, Pearl Jam, Stone Temple Pilots, Supergrass, Alice In Chains et Foo Fighters. En gros, le rock des années 90. Y a pire. La pochette, dans un style psyché, est stylée, alors que la musique du groupe est multistyle, piochant notamment dans le heavy rock '70s («Heavy times»), la power pop («Turn the screw», «This is the way to go»), et aussi (et surtout) le grunge («Uneasy swarm», «Quicksand»). Ça fonctionne bien. Trop bien, même. Car après plusieurs écoutes, je n'arrive pas à percevoir une identité propre au groupe qui, à mon sens, et bien que maîtrisant son sujet à la perfection et faisant passer un bon moment à l'auditeur, s'éparpille trop pour déchaîner les passions.

■ Gui de Champi

WELCOME-X

Welcome-X
(Le Triton)

Super combo ? Side-project ? Pas évident de savoir si Welcome-X est à considérer comme une récréation pour des musiciens embarqués dans d'autres projets ou alors un groupe qu'ils ont monté pour explorer d'autres dimensions que celles entrevues dans leur band d'origine. C'est peut-être un peu des deux. De toute façon Welcome-X est difficilement saisissable, Philippe Bussonnet (Magma entre autres) et Sam Kûn (Nekkral, Flesh & Dust...) ont composé un album de musique progressive, évidemment, mais ensuite, tu peux autant dire que c'est rock, métal ou alternatif, ce sera toujours juste. Entourés de musiciens expérimentés, ils ont expérimenté et enregistré dans les conditions du live ces titres qui s'étirent et laissent de la place à leur imagination et à leurs aspirations. Ce n'est pas toujours pertinent (j'aurais bien éclairci quelques chants gutturaux qui passent moins bien) mais l'ensemble a un certain pouvoir d'attraction, on rentre assez aisément dans leur trip et pour peu qu'on ait les oreilles larges, on y reste même si on n'adhère pas à tous les choix, pris dans le truc et curieux de savoir quelle trouvaille va nous tomber dessus dans les minutes qui suivent... Et on fait bien car à la fin, «I am life» nous récompense.

■ Oli

NAVARONE

Salvo
(Suburban Records)

Jusqu'à présent, quand j'entendais le mot Navarone, à part me rappeler le titre d'un très vieux film ricain de guerre avec une histoire de canons (que je n'ai pourtant jamais vu malgré les multiples redifs à en user la bobine), ça me disait rien de plus. Eh bien maintenant, quand on me parlera de Navarone, je ne dirai pas : «Ah, c'est un vieux film de guerre daubé ça !» mais plutôt : «Ah, c'est un bon groupe de hard rock batave ça !». Car ce quintette d'Amsterdam, qui a commencé à sévir en 2012, envoie son quatrième coup de canon avec Salvo. Un style hard rock loin d'être révolutionnaire, mais plutôt bien réussi. Quelques titres mordants «The strong survive», d'autres hard FM «Søreal», un ballade «Fire» comme dans tous les albums des années 80. Même s'il n'y a rien de novateur, Navarone a le mérite de faire ça bien, dans la lignée de Wolfmother ou d'un Deep purple remasterisé avec un son plus contemporain. Pour les nostalgiques de cette époque où le fer à boucler était tout aussi important que la guitare, même si de son côté, Navarone a plus travaillé ses créations musicales que capillaires, et c'est tant mieux.

■ Eric

CHARGE

Ain't the one
(Autoproduction)

Une dizaine d'années d'existence, deux EPs, un album, un paquet de concerts en région parisienne et deux bassistes, voilà de quoi résumer le cahier des Charge, un groupe de rock qui se fie à son instinct pour composer et pioche aussi allégrement dans la pop que dans le métal, peut aimer un riff des seventies comme une mélodie actuelle. La tendance va quand même plus vers la vitesse et l'excitation frénétique, ne dit-on pas d'ailleurs «aller au pas de Charge» ? Le boulot avec Francis Caste (Hangman's Chair, Black Bomb A, Red Mourning ...) assure un son propre aux multiples distorsions et la mise en évidence du travail sur les basses, l'une appuyant le tempo tandis que l'autre cherche à insuffler du groove, se répartissant ainsi la Charge de travail. Si Charge est viscéralement électrique, le quatuor sait aussi ralentir le tempo par moments pour donner de la profondeur à son jeu («8 miles away»). Charge n'est pour autant pas toujours fantastique puisque certains titres sonnent assez «classique» et si je ne doute pas qu'ils soient utiles en live, sur disque, ils n'apportent rien de transcendant («Red journey»). Il n'en reste pas moins que c'est un groupe qui monte, Charge.

■ Oli

IRON BASTARDS

Cobra cadabra
(Hell Prod)

Je pourrais me contenter d'écrire que Cobra cadabra, troisième album du trio rock'n'roll strasbourgeois Iron Bastards, est un bon disque de rock rapide, direct et efficace. Mais cela ne ferait pas honneur au groupe qui m'a fait passer un excellent moment avec ce skeud. Car Iron Bastards, qui a usé jusqu'à la moelle ses disques de Motörhead période Fast Eddie Clarke, mais a aussi écouté Nashille Pussy et High on Fire, est bluffant d'énergie et de compos malignes et entraînantes. Dès les premiers riffs de l'album, le ton est donné, la guitare est stridente, la basse puissante et la batterie sans retenue. Et la voix du bassiste (sans déc !) David a dû subir un stage commando clopes/whisky pour s'approcher de celle de Lemmy Kilmister. Les brûlots rock s'enchaînent sans temps mort, offrant ici et là quelques respirations en abaissant le tempo («With the world on your side») et s'aventurant avec brio du côté du blues («Cobra cadabra», «Outside the nest») et même du rockabilly («You only live twice»). Tout en offrant des morceaux aux structures riches, Iron Bastardsva à l'essentiel pour nous offrir un rock crasseux et qui tient au corps : tout ce qu'on aime, finalement.

■ Gui de Champi

OOLFLOO

In.Spiro
(Autoproduction)

Avoir travaillé pour la musique des adaptations télévisées des romans de Grangé (Le passager, Les rivières pourpres) a remis Oolfloo sur les rails. Apporter du chant sur une bande son de film n'est pas courant mais pour «Get started» ça coulait de source et Olivier Florio a poursuivi dans la même veine pour sortir un EP inspiré. Qu'on le lise dans ce sens sans le point, au premier degré «dans un souffle» ou moins littéralement «en boucles», on peut jouer avec la signification de In.Spiro et se laisser aller à divaguer comme le fait son géniteur sur des pistes assez posées où ses mots comme ses bidouillages ne tombent pas aussi au hasard que l'on pourrait le penser. Toujours dans un style proche de celui de Trent Reznor, Oolfloo me rappelle aussi de bons souvenirs quand la rythmique se fait plus organique, colorant l'ensemble dans des teintes proches du Title of record de Filter («Get started» et «Numbers»). Les deux autres plages sont plus aventureuses mais pas dénuées d'intérêt (le chant féminin qui vient éclairer «Digital world») même si je les verrais mieux s'intégrer dans un LP plutôt que sur ce format, forcément trop court.

■ Oli

NINE TEEN TO HELL

Hell is not always underground
(Autoproduction)

Ah le drame de la bouffe en barquette surgelée où la photo sur l'emballage laisse présager un bon p'tit plat gastronomique alors que l'aspect après ouverture relève plus du vomi laiteux de yéti, obligeant l'industriel à apposer le terme «photo non contractuelle». Avec Nine Teen To Hell et son premier LP, au moins, il n'y a aucune entourloupe, l'illustration étant parfaitement raccord avec la qualité du produit. Cette paire de docks, ces bas effilés avec ce micro qui pendouille nonchalamment laissent entrevoir les codes du rock, celui qui grince, qui suinte, qui râle. Et on est très bien servi avec les 13 titres de ce quatuor strasbourgeois, composé de Franck (guitare), Seb (batterie), Fritz (Basse) et Manon au micro. 3 gaziers qui parcourent musicalement le rock plus ou moins old school, ponctué d'incartades punk, garage, voire métal. Et Manon, en mode Brody Dalle, du temps où elle hurlait avec The Distillers plutôt que ses miaulements dans sa carrière solo. Bref, sur le papier comme dans les oreilles, ces NTTH remplissent largement le contrat dans la catégorie des groupes qui aiment le rock puissant, personnel et chaleureux.

■ Eric

ASK

Homme > Animal
(Autoproduction)

On n'est pas toujours bon dans le timing mais là, nous ne sommes pas responsables... Car si le deuxième EP d'Ask est sorti depuis novembre 2017, on ne l'a reçu qu'il y a quelques semaines, on est donc un peu loin de l'excitation de la sortie mais entre la Haute-Marne et notre terrier, il y a un décalage moisaire qu'il faut prendre en compte. Côté musical, le «retard» est d'environ 20 ans car il y a fort à parier que le combo aurait pu faire parler de lui à l'époque où le néo-métal était un mouvement phare en France... Avec son bon groove, ses coupures sèches, ses ambiances éthérées, son phrasé percutant, des textes bien pensés et un vrai travail artistique sur l'artwork, Ask aurait certainement pu jouer dans la cour des grands (Watcha, Enhancer, Pleymo) ou tout au moins toucher un public assez large pour faire jumper hors de Chaumont ou y inviter la crème de la fusion rap/métal (Tripod, Keishah, NFZ, Body Fluids...). Reste qu'on est en 2019 et écouter ce très bon EP ressemble à un acte anachronique, alors soit tu peux juste écouter un truc bien ficelé sans t'occuper de la «mode» (et changer de Smash Hit Combo), soit tu veux te replonger dans ta jeunesse (bon, ça suppose que tu aies au moins 30 ans...), soit tu veux découvrir la fusion entre le hip hop et le métal, dans tous les cas, t'as une bonne raison de te pencher sur la question Ask.

■ Oli

SWORN ENEMY

Gamechanger
(M-Theory Audio)

Sworn Enemy s'est monté à New York à la fin du siècle dernier et donne dans le Hard Core, mais pas tout à fait dans le genre de celui estampillé «New yorkais», non plus dans le genre métallique qui blaste, celui voisin de Biohazard et dont les patrons sont certainement les Hatebreed (d'ailleurs, c'est Jamey qui a fait éclore les Sworn Enemy). Guitares lourdes, solos tranchants, voix vociférées (et chœurs un peu relou), rythmes haletants et quelques douceurs de temps en temps (la partie acoustique en intro de «Coming undone») sont au menu de cet énième opus (le huitième si mon compte est bon) dédié à la mémoire de leur ancien batteur Paul Antignani. Même sans réelle surprise, l'album est mastoc comme il faut avec toute la hargne de Sal pour mettre le feu partout où ils passeront. Si on n'avait pas forcément de doutes sur les capacités du combo à poursuivre dans la voie tracée depuis 20 ans, on pouvait en avoir sur leur producteur... Robb Flynn n'ayant alors pas fait grand-chose à part les derniers Machine Head et quelques trucs pour des compils, il démontre ici son talent derrière les manettes tant l'ensemble est irréprochable.

Oli

LA DISPUTE

Panorama
(Epitath Records)

C'est un magnifique voyage que nous propose La Dispute, quintet US ayant fraîchement rejoint l'écurie Epitath, avec Panorama, son quatrième album. Un magnifique voyage à travers son univers ténébreux et torturé sous couvert d'un post hardcore somptueux et pesant et aux multiples nuances (jazz, blues...). La rage et la colère de la voix de Jordan Dreyer, sans toutefois être écorchée et hurlée, contraste avec les délicieuses mélodies des guitares et les ambiances feutrées qui peuvent se transformer, en l'espace d'un instant, en un ensemble surpuissant et oppressant. Je n'ai clairement pas l'habitude d'écouter ce genre de production qui mérite une attention particulière pour saisir le sens et les subtilités de morceaux qui ont le point commun d'être dotés d'un esthétisme éclatant, et c'est la signature Epitaph qui m'a amené à m'intéresser à cet album. Et bien qu'il m'ait fallu quelques écoutes pour me forger un avis, j'ai aujourd'hui un mal de chien à décrocher de ces 41 minutes alternant sonorités dérangeantes et ambiances teintées de spleen et de désespoir. À écouter apaisé.

Gui de Champi

KAOSIS

Hitech lowlife
(Atypeek Music)

Quand il s'agit de dénicher des groupes «à part», on peut faire confiance au label Atypeek Music, sur le coup Kaosis, il y a certainement une jolie histoire derrière leur arrivée en Europe via ces derniers car il n'est pas évident que les Néo-Zélandais soient très connus par chez eux. Se définissant eux-mêmes comme un mélange entre metal et industriel en passant par du dubstep, le jeune combo (monté en 2017) livre un premier opus sulfureux avec des guitares hachoirs, des rythmes martiaux, des samples efficaces et la blinde d'éléments électroniques. Côté références, on pense à Atari Teenage Riot (et donc Alec Empire) ou Aphex Twin avec un son résolument plus actuel et métallique côté instrus ou à Senser, Asian Dub Foundation ou Dälek pour le flow balancé à travers tout. Avec des prestations live qui semblent être dans la lignée de nos Punish Yourself / Shaârghot et l'adoubement personnel de Dino Fear Factory Cazares (en guest sur le titre éponyme «Hitech lowlife»), Kaosis a cramé un paquet d'étapes et amalgame une tonne de vibes qui pulsent, on pourrait donc bien les voir assez rapidement dans nos contrées, mais rien que pour le CD, on peut remercier Atypeek Music.

Oli

THE TWIN SOULS

The Twin Souls
(PIAS)

Encore un coup du grand capital et des restrictions budgétaires et d'effectifs ça ! Obligés de tout faire à deux, et même d'échanger leurs instruments ! Quand on dit que la musique est un sacerdoce ! A moins que ce soit par jeu... Peut-être que les frères Martin et Guilhem Marcos voient plutôt ça comme une relation fusionnelle, où le line-up peut varier suivant les titres. Après tout, les groupes de rock en binôme se doivent d'être polyvalents. En tout cas, pour leur premier EP, les Toulousains se passent les instruments pour proposer un power rock influencé par d'autres duo comme les Black Keys ou White Stripes. Mais aussi des groupes qui osent le quatuor comme Led Zeppelin ou Rival Sons. Un rock bien stylé, aux parties de guitares changeantes, toujours incisives, accompagnant (ou accompagnées par) un chant à 2 voix qui renforce l'intensité des 4 titres. A l'écoute de ce premier EP, on sent bien qu'il y a du potentiel qui ne demande qu'à s'étirer sur un album. Ben oui, mais les restrictions n'ont pas touché que les effectifs, et avec seulement 4 titres pour leur 1er EP, on reste sur notre faim. Allez, les frangins, on retourne en studio !

■ Eric

MARK MORTON

Anesthetic
(Spinefarm Records)

Quand t'es guitariste de Lamb of God et que tu veux faire un album solo, tu trouves assez facilement un deal avec un label, par contre, si t'es pas super sûr de toi pour le chant, tu fais appel à des potes... Et ils défilent les uns après les autres pour au final te laisser avec un album qui n'est plus franchement «solo» tant il y a du monde qui a bossé dessus ! Sur les 10 morceaux, pas un seul n'est signé Mark Morton ... Ses producteurs, musiciens et amis ont tous participé au truc. Et chacun y est allé de sa touche perso pour colorer les riffs de départ, pour l'homogénéité, faudra repasser même si on se retrouve avec un truc peu ou prou métal core sans grande saveur. Le seul intérêt réside donc dans la présence de zicos que tu peux aimer (ou pas), donc si dans la liste qui suit, tu es super fan d'un lascar, va voir sur quel titre il a travaillé et écoute voir si ça vaut le coup (ou pas) de récupérer le morceau. La liste : Chester Bennington (Linkin Park), Jacoby Shaddix (Papa Roach), Mark Lanegan (Screaming Trees), Myles Kennedy (Alter Bridge), JRandy Blythe (Lamb of God), Alissa White-Gluz (Arch Enemy), Paolo Gregoletto & Alex Bent (Trivium), Marc Ford & Steve Gorman (The Black Crowes), Mike Inez (Alice In Chains), David Ellefson (Megadeth), Roy Mayorga (Stone Sour), Ray Luzier (KoRn), Jean-Paul Gaster (Clutch) ...

■ Oli

AMON AMARTH

Berserker
(Metal Blade)

Alors là les gars, je suis chaud. Chaud au point de chroniquer du Amon Amarth dans ce n° 38 alors qu'Amon Amarth était au sommaire du n° 37 du magazine aux grandes oreilles. Et tu sais quoi ? Depuis leur live The pursuit of vikings et la sortie de Berserker, nouvel album studio, en mai dernier, rien n'a changé, et ce dans le bon sens du terme ! Car Amon Amarth est et demeure cet énorme rouleau compresseur qui dévaste tout sur son passage. Et les 35 secondes de la romantique intro acoustique de «Fafner's gold», ouvrant le disque, laisseront place à la puissance de feu du combo suédois pendant près d'une heure. Le chant guttural de Johan Hegg est frontal, le basse/batterie est oppressant et les mélodies croisent des riffs puissants. Amon Amarth reste fidèle à sa ligne de conduite, conjuguant morceaux plus ou moins rapides mais toujours épiques dans un style death mélodique dont il maîtrise de bout en bout les codes et les artifices, et sur fond d'histoires et d'imagerie viking. Ce onzième album renforce le statut de leader d'Amon Amarth dans le style, mixant maîtrise totale de l'exercice et grosse production. Gare aux drakkars pendant tes vacances à la plage !

■ Gui de Champi

THE PROGERIANS

Crush the wise men who refuse to submit (Mottow Soundz)

D'abord puissants, ensuite fabuleux, The Progerians sévit désormais sans épithète mais n'a pas abandonné son amour pour le sludge poisseux à l'occasion de ce deuxième opus. Si les riffs gras et lancinants sur des rythmiques pesantes sont le fonds de commerce des Bruxellois («Frankie leads to death», «Hello world», «Your manifest»...), ils se démarquent de la concurrence en apportant pas mal d'autres ambiances à leurs compositions. Ils n'hésitent pas à inviter des amis pour nous prendre à contre-pied comme sur «Hold your cross» où le hip hop en français de Crapulax donne un aspect très «fusion des années 90's» au titre ou comme sur «Oceania», plus avec la partie de piano finale qu'avec le solo déchiré de Marc DeBacker (Mongolito mais ex-Dog Eat Dog ou renfort de Mud Flow en live). Outre les sonorités changeantes, le tempo n'est pas non plus aussi basique que d'autres combos estampillés (trop rapidement ?) «doom/sludge», preuves en sont les élans de «Destitute» (dont un des principaux riffs me rappelle Tool), la virulence de «Crush the wise men» ou le groove de «Graven». Bref, derrière un cadre massif et marqué, The Progerians ne se refuse aucune incartade pour multiplier les ambiances et faire vivre son bébé loin de l'ennui.

■ Oli

DIAMOND HEAD

The coffin train
(Silver Lining Music)

Les légendes ne meurent jamais. Cet adage marche pour le cinéma, pour la littérature, mais aussi pour la musique. Preuve en est The coffin train, trace discographique de Diamond Head cuvée 2019, groupe actif (avec quelques pauses) depuis la fin des '70s et qui a eu un (juste) regain d'intérêt quand le Big 4 reprenait en fin de show le devenu légendaire «Am I evil ?». Clairement, The coffin train est un bon album du groupe au sein duquel il ne subsiste comme membre originel que le génial guitariste Brian Tatler. Un bon album au son moderne et qui s'inspire des légendes que sont Judas Priest, Led Zep et toute la clique. Dans un style mélangeant le speed rock et le heavy metal façon NWOBHM, Diamond Head fait mouche à tous les coups, en proposant des morceaux simples, efficaces, complets et rentre dedans, mélangeant les titres accrocheurs, les soli dévastateurs et les power ballades un peu reloues. Tout ce qu'on attend d'un groupe heavy rock qui se respecte. 10 morceaux taillés pour le live et proposés par un groupe fidèle à ses racines et droit dans ses bottes. Un moment plus qu'agréable qui ravira les amateurs de musique de 6 à 666 ans.

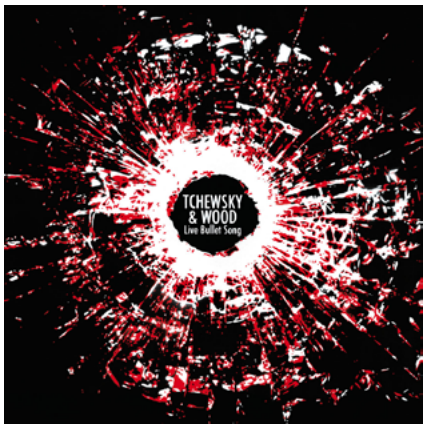
■ Gui de Champi

NO SKY ABOVE US

Rift
(Autoproduction)

«Sky's the limit» chantait Notorious B.I.G., pour un quatuor toulousain, la vision va plus loin puisque pour eux, il n'y a No Sky Above Us. Pas de ciel, pas de limite. On peut donc s'élever, tout au moins par l'esprit, aussi eux que leur imagination nous emmène. Marqués par le trip hop bristolien des années 90 (Massive Attack, Portishead) et ses dérivés (Morcheeba ou Lamb pour ne citer que deux autres références à voix féminine), le quatuor ne se repose pas pour autant sur l'organe et le piano de Stéphanie pour construire ses titres. En effet si la douceur de l'ensemble s'impose, le rock n'est pas en reste avec des rythmiques parfois plus marquées (bravo Loïc pour la gestion du tempo), l'utilisation de filtres pour éloigner le chant et la guitare d'Olivier capable de sortir leurs plus belles distorsions pour nous faire hérisser les poils («Run» dont la basse introductive -d'Aldric- n'est pas sans me rappeler Archive). En 3 titres (mais 22 minutes), No Sky Above Us joue avec nos sens, imprime son style, ne se contentant pas d'une réduction mineure à quelques grands noms, brouille les pistes en changeant les tons, les vitesses, les effets mais se fait un nom avec cette deuxième production aux qualités illimitées.

■ Oli



TCHEWSKY & WOOD

Live bullet song
(Autoproduction)

Il y a bon nombre de moyens de découvrir des groupes, à part celui-ci (lire un article), la chronique de ce premier album de Tchewsky & Wood (qui suit le EP Chapter one paru l'an dernier) permet d'en confronter deux autres. Celui qui nous a amené à croiser la route de la voix envoûtante de Marina Tchewsky est «la première partie», un gros concert offre souvent la possibilité de voir un «petit» groupe, celui des Young Gods à Paris nous a plongé sans préparation préalable dans l'univers du combo où les machines et leurs rythmes binaires prennent une place aussi importante que le chant et ses mélodies. L'autre moyen, c'est la lecture des punchlines destinées à promouvoir ou présenter le groupe et dans le cas présent, on aurait pu lire «transe électro-mantra-pop» ou «new-wave futuriste polyglotte», deux formules qui nous auraient fait fuir dans la seconde. Et on serait donc passer à côté d'un projet pour lequel je ne parlerais pas de «transe» ou de «mantra», ou l'aspect «new wave» n'est qu'une influence parmi d'autres et où l'apparition de différentes langues (anglais, russe, romani, français) donne un peu de variété, de chaleur et d'exotisme à un ensemble assez homogène et qui se laisse agréablement écouter chez soi même si cela n'égale pas les sensations live.

Oli

M.O.K.O.

Source
(Autoproduction)

Telle la chimère, cette créature mythologique composée d'une tête de lion, d'un corps de chèvre et d'une queue de dragon, M.O.K.O se range dans cette catégorie, celle des bestioles difficilement définissables. Et si on ajoute que sur chacun des tracks de leur EP Source, c'est un invité différent qui prend le mic, à poser sa voix en anglais ou en espagnol, on croit plus être tombé sur une compilation de la grande famille electro que l'œuvre d'un seul groupe. Bon, il faut tout de même relativiser, M.O.K.O étant composé de Roxane Boillod à la batterie et Alex Quentin aux machines, on ne va pas partir dans du funk, de la fanfare ou du rock progressif. M.O.K.O, c'est drum'n'bass, electro, indus, dub, cold wave, et tout ça sur un EP de 5 titres. Donc, c'est pas compliqué, chaque plage a son style, comme un catalogue de bon son. Ils pourraient partager la scène avec Roni Size, La Phaze ou Tricky, que ça serait tout aussi cohérent. ...et vu leur facilité à jouer sur les variations, j'imagine qu'ils ont la capacité de produire un bon gros album, avec plein de featuring pour 2 heures de bonne musique. Allez M.O.K.O, retournez puiser dans la Source.

Eric

FAR AWAY

Viaje
(Autoproduction)

Depuis début 2016, Far Away compose des titres métalliques alambiqués, marqués par des influences progressives, parfois psychédéliques et toujours alternatives. Le résultat de ce travail est un premier voyage, Viaje (en espagnol), dans leur galaxie «assez éloignée» (en français), eux qui chantent surtout en anglais. Un chant assez varié entre lourdeur assez claire, gros growl, parties mélodieuses et silence laissant s'exprimer les instruments. Les parties les plus obscures ne sont pas celles que je préfère, elles cassent un peu les ambiances créées par les rythmiques et la guitare en plombant l'atmosphère et nous ramenant davantage sur (voire sous) terre. Quand les textes disparaissent ou apparaissent plus légers, on suit plus aisément la route tracée par les Parisiens, quand bien même celle-ci prend moultes détours pour nous emmener en terre inconnue. L'album fourmille d'idées («A storm in Sajama» !), le groupe devrait peut-être en réduire le nombre au risque de dérouter les auditeurs inattentifs, d'autant qu'un morceau plus «simple» (et court) comme «Dust and sun» n'en est pas moins bon que les autres. Cette première sortie est ambitieuse mais on ne devient pas Opeth en 5 titres alors on attend la suite.

Oli

ZAK LAUGHED

The last memories of my old house (Wagram Music / 3ème Bureau)

Zak Laughed est un petit prodige pop-folk inspiré par des ricains qui rejoue et écrit des morceaux sur sa gratte depuis qu'il est entré au collège, là, il en sort avec un premier album sous le bras. Il n'a rien à foutre de Tokio Hotel ou Naast (et a bien raison) et étant infiltré dans l'Education Nationale, j'ai pu récupérer son dernier bulletin de notes...

Français : Trop peu d'effort fourni ce trimestre, comme ses aînés de Cocoon et toute sa famille, Zak Laughed préfère s'exprimer dans une langue étrangère. Son imagination fertile lui rapporte quelques points en rédaction.
Mathématiques : 15, une bonne moyenne pour un premier opus même s'il est écrit 14 sur la copie. Attention cependant à ne pas aller trop vite pour répondre aux questions, les réponses durent souvent moins de 3 minutes...
Anglais : Excellent trimestre. Félicitations. Le vocabulaire est appris, l'accent est correct, les formulations sont bonnes, malgré sa voix fluette, Zak n'hésite pas à prendre la parole, toujours à bon escient.
LV2 : Zak Laughed rêvasse durant les cours et gribouille des phrases en anglais, ça n'apporte pas de points en espagnol !

Histoire/géographie : Elève intéressé par l'histoire contemporaine et la géographie, apprend et récite très bien ses leçons.
SVT : Ne montre que trop peu d'intérêt pour la matière, si ce n'est les insectes qui volent de l'autre côté des fenêtres.
Sciences Physiques : L'alchimie avec ses voisins fonctionne mieux que les expériences sur l'électricité.
Technologie : Semble allergique aux ordinateurs et à la modernité, préfère largement jouer avec des instruments en bois.
Arts plastiques : Un travail intéressant même si j'ai l'impression de reconnaître le travail d'un dessinateur anglais davantage que celui de Zak...
Musique : Très bon instrumentiste, Zak Laughed cherche l'efficacité dans la simplicité et sait se fondre parfaitement dans le collectif quand il le faut. Sa voix est encore fragile et largement perfectible («Hospital road» fait baisser la moyenne).
Vie scolaire : Quelques absences justifiées par des exigences scéniques mais un comportement irréprochable vis à vis des médias et de l'encadrement.

Avis du conseil de classe : Zak Laughed n'évolue pas dans la même division que ses petits camarades de jeu, sincère et juste, il bouleverse et enchante avec sa simplicité et sa fragilité. L'avenir nous dira si le renforcement naturel de sa voix et la gestion de son explosion feront de lui une étoile filante ou un roc.

■ Oli

Zak Laughed a sorti un autre album en 2011 puis a mis fin à son aventure musicale en 2012. Aujourd'hui, L'étoile filante gratte encore un peu pour des potes...

W(ho's next)-FENEC

CHEVALIEN

UNKLE

ROYAL TUSK

THE LUMBERJACK FEEDBACK

SOUND AGAINST VULTURE

LIQUID BEAR

LEAHTAN

LECHE MOI

POIL

ELIAS DRIS

HEY SATAN

TROY VON BALTHAZAR

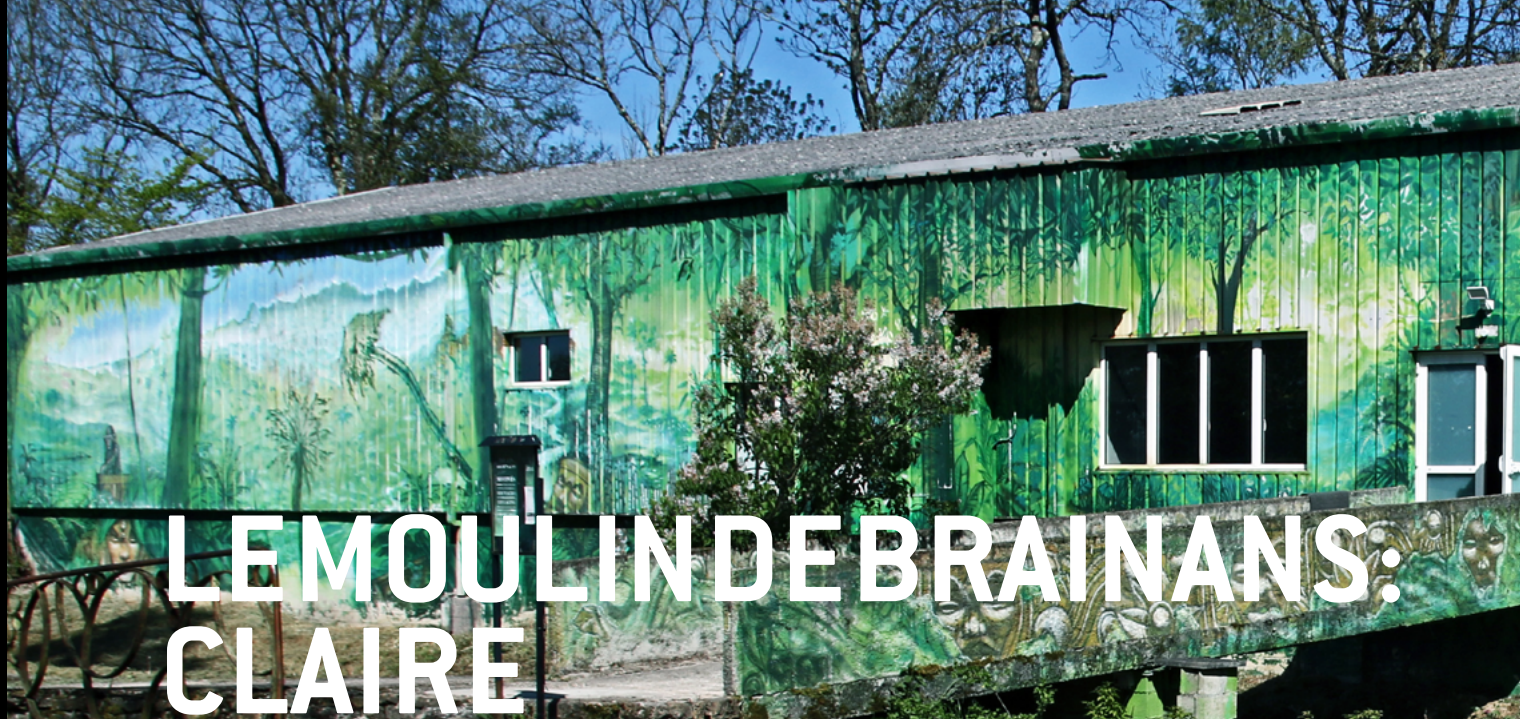
BOKASSA

THE PSYCHOTIC MONKS

LE PRINCE HARRY

OGMASUN

...



LE MOULIN DE BRAINANS: CLAIRE

IL EXISTE DES NOMS DE SALLE QUI FONT RÊVER, AUTANT LES GROUPES QUE LE PUBLIC, ON NE SAIT PAS TROP OÙ ÇA SE SITUE MAIS ON SAIT QUE CETTE SALLE EXISTE QUELQUE PART ET QU'ELLE REÇOIT TOUJOURS UNE BELLE PROGRAMMATION, PARMI CES SCÈNES CULTES, IL Y A LE «MOULIN DE BRAINANS» OÙ COMMENT UN VILLAGE DE 168 HABITANTS PEUT ACCUEILLIR LA CRÈME DU ROCK ET SE FAIRE UNE RÉPUTATION NATIONALE, ENTRETIEN AVEC LA BOSS DU LIEU : CLAIRE.

Quelle est ta formation ?
J'ai un parcours atypique, car j'ai suivi des études de chimie, jusqu'en licence. En fin de licence, je n'avais plus envie de continuer, j'avais déjà rencontré le monde de la musique et j'avais envie de m'engager donc je me suis réorientée en passant par une formation en communication, en choisissant mes stages dans des salles de concert. Et après 5 ans de taff dans la musique, j'ai passé un master 2 développement culturel et direction de projet, en cours d'emploi pour valider mes acquis et pouvoir postuler sur des postes plus importants. Finalement, les diplômes c'est vraiment pour le CV, le plus important, c'est la formation sur le terrain, c'est là que tu apprends le plus.

Quel est ton métier ?
Je suis directrice-programmatrice du Moulin de Brainans. Je pilote l'association qui gère la salle, aux côtés d'un conseil d'administration et accompagné par une équipe de 5 salariés et un grand nombre de bénévoles.L'association fête ses 40 ans cette année et ça fait 6 ans que je suis à la direction.La salle est labellisée SMAC (scène de musiques actuelles) mais ce n'est pas une SMAC comme les autres. C'est un lieu vraiment atypique situé au coeur du Jura. Il accueille une grande salle de 700 places et un club de 200 places en bordure d'un village de 150 habitants. La petite ville la plus proche, Poligny, est à 10km. Globalement, ma mission est de faire vivre ce lieu à travers 3 grandes missions : la diffusion de concerts, la sensibilisation des publics (scolaires, publics empêchés : prison, hôpitaux, ehpad, etc.) et l'accompagnement artistique en direction des musiciens amateurs et pro (résidences, formations, répétitions,...). Je programme environ 50 concerts tout public par an. Nous devons vraiment offrir une programmation qui s'adresse au plus grand nombre car nous sommes en milieu rural et le bassin de population auquel l'on s'adresse n'est pas extensible. Il faut veiller au budget, suivre les demandes de subventions, rencontrer les partenaires et tout ça dans la joie et la bonne humeur, si possible. Il y a des côtés fun et beaucoup de galère mais le tout est super intéressant et fais que l'on ne s'ennuie jamais.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Le Moulin me prend une grande, très grande part de mon temps, mais je donne un coup de main pour la programmation de 2/3 autres événements. J'aide les organisateurs à trouver le bon artiste pour leurs événements en fonction du public qu'il souhaite toucher.

Ça rapporte ?
Ce n'est pas un métier que l'on choisit au départ pour gagner de l'argent, c'est avant tout pour

répondre à une passion. J'en vis pleinement et ça me rend heureuse. Je suis en bonne santé, j'ai un toit pour lequel je me suis endetté pour les 25 prochaines années, j'arrive à partir en vacances, je suis bien entourée C'est l'essentiel.

Comment est tu entrée dans le monde du rock ?
J'ai suivi un parcours de formation musicale classique. J'ai commencé par la flûte traversière avant de me tourner vers les percussions et la batterie. On a même essayé de monter un groupe avec 2 copines à 14/15 ans mais on n'a pas franchi le cap de monter sur scène ! J'ai toujours écouté pas mal de musique, principalement du rock et du rap, je piquais les cassettes et les CDs de mon frère et j'ai bougé sur des concerts et festival dès que j'ai eu le permis. J'ai vite voulu rentrer dans les coulisses des événements. J'ai fait du catering, de la billetterie, de l'accueil artiste, etc... Et j'ai surtout commencé à être bénévole au Moulin en 2002/2003. Je voyais les concerts gratuitement, je rencontrais les artistes, j'étais émerveillée par ce monde du spectacle. Puis j'ai occupé le poste de chargée de billetterie, puis j'ai été embauché en CDI 2007 en tant qu'assistante communication et j'y suis toujours, 17 ans après avoir découvert le Moulin.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Je me souviens de la rencontre avec Josh Homme des QOTSA, seul au service du catering artiste de Rock en Seine en 2005. J'étais allée le voir sur scène, un concert de fou, et de le voir débarquer tout seul, j'en revenais pas. J'étais une vraie gamine, incapable de lui dire quoi que ce soit tellement j'étais impressionnée. J'ai fini par lui déboucher une bonne bouteille de vin et lui taper la discut' 5 minutes.

Ton coup de cœur musicale du moment ?
En local, on accompagne le groupe Gliz, je suis fan, je les ai découvert en 2013. Aujourd'hui le projet a bien évolué et le groupe propose un son vraiment atypique. C'est un trio rock/blues/folk, banjo, tuba, batterie. Leur dernier album est sorti en juin dernier et les retours sont vraiment bons. Sinon, j'écoute pas mal les kids de Shame, ils ont une énergie de dingue !!!

Es tu accro au web ?
J'utilise beaucoup le web, les mails, j'écoute pas mal de zik sur les plateformes d'écoutes et je traîne sur les réseaux sociaux surtout par curiosité et avec un rôle d'observatrice.

A part le rock, tu as d'autres passions ?
J'adore voyager même si j'ai plus beaucoup le temps car je suis maman d'un petit garçon de 14 mois. J'aime chiner, bricoler et prendre le temps de ne rien faire !! J'adore aussi recevoir des amis, prendre le temps de bien les accueillir et de passer de bons moments ensemble.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
C'est impossible de répondre. C'est déjà tellement dur de tout planifier dans le travail que je n'ai pas vraiment le temps d'organiser ma vie perso à 6 mois alors dans 15 ans... Mais j'espère que mon rythme de vie aura un peu ralenti car j'ai encore trop peu de temps pour moi et ma famille. Je passe beaucoup de temps au travail même si j'ai l'impression d'avoir un peu levé le pied depuis que je suis maman.

Merci Claire !

Team W-Fenec
Photo : DR

0719